



Du 17 Mai  
au 31 Octobre  
2008

ARLES

Musée  
Réattu/Christian  
Lacroix

## **Musée Réattu/Christian Lacroix**

**du 17 mai au 31 octobre 2008**

vernissage presse le jeudi 15 mai

### **Musée Réattu, Arles**

10 rue du Grand Prieuré • 13200 Arles  
Tél. 04 90 49 37 58 • Fax 04 90 49 36 97  
[musee.reattu@ville-arles.fr](mailto:musee.reattu@ville-arles.fr)

### **Contact presse nationale**

Philippe Boulet +33 (0)6 82 28 00 47  
[boulet@tgcnd.com](mailto:boulet@tgcnd.com)

### **Contact presse régionale**

Pascal Scuotto +33 (0)6 11 13 64 48  
[pascal.scuotto@libertysurf.fr](mailto:pascal.scuotto@libertysurf.fr)



# Musée Réattu/Christian Lacroix

**Musée Réattu, Arles**  
**du 17 mai au 31 octobre 2008**

De mai à octobre 2008, le musée Réattu, musée des Beaux-Arts de la Ville d'Arles, invite un de ses plus célèbres rêveurs, Christian Lacroix, convié à investir les 2.000 m<sup>2</sup> de ce fameux palais Renaissance, ancien Grand-Prieuré de l'Ordre de Malte, dont il avait fait, adolescent, le but hebdomadaire de son école buissonnière et le premier laboratoire de ses rêves d'artiste.

Hommage à un lieu magnétique, en tête-à-tête avec la courbe du grand Rhône, dont le paysage et les collections n'ont cessé depuis deux siècles de dialoguer avec une extraordinaire pléiade d'artistes – dont Zadkine, Picasso, Clergue, Alechinsky –, le dispositif singulier élaboré par Christian Lacroix sur une thématique autour du corps, du pli, de la chevelure... et le mode de "l'incursion-excursion" interprète le bâtiment et ses abords, puise librement dans les collections anciennes et contemporaines du musée, revisite ses propres créations (y compris les inédits), tout en invitant des artistes contemporains (JOHAN CRETEN, VÉRONIQUE ELLENA, DANIEL FIRMAN, GUILLAUME JANOT, KATERINA JEBB, EMMANUEL LAGARRIGUE, MARLÈNE MOCQUET, JEAN-MICHEL OTHONIEL, BERNARD QUESNIAUX, JOACHIM SCHMID, MARC TURLAN, NANCY WILSON-PAJIC) et des complices de son itinéraire, telles CHANTAL GOIRAND, GAËL MAMINE et OLIVIER SAILLARD.

Un événement majeur et un moment historique pour un établissement mobilisé par un grand projet de développement et d'extension.

L'exposition fera l'objet d'une publication importante, éditée par Actes Sud, illustrée des images *in situ* de l'installation dans le musée. Parution le 8 juillet 2008.

## Les lieux

L'intervention de l'artiste prend en compte la totalité des salles d'exposition et des cours du musée et se déploie à l'extérieur de l'édifice, notamment la façade sur le fleuve et la rue du Grand-Prieuré.

Il est à la fois auteur et scénographe, avec de nouveaux éclairages et des sols "cousus main" conçus pour chaque espace.

## Le public

Croisant les disciplines, associant mode, photographie et arts plastiques, patrimoine et modernité, cette exposition à caractère exceptionnel s'adresse en même temps à un très large public par la multiplicité des lectures qu'elle propose.

Elle sera soutenue par une attention particulière accordée à l'accompagnement des visiteurs et au public scolaire, à travers des actions innovantes de médiation qui impliqueront notamment le tout nouveau Département d'Art Sonore, le premier du genre en France dans un musée des Beaux-Arts.

## Les partenariats

L'exposition implique particulièrement le tissu économique local et régional tant du point de vue du mécénat que de l'attachement identitaire d'un certain nombre d'entreprises en relation avec le Rhône du fait de leur activité ou de leur implantation.

L'association "Avec le Rhône en vis-à-vis, les Amis et Entreprises partenaires du musée Réattu" joue également un rôle majeur dans la mise en œuvre du projet.

Commissariat général : Michèle Moutashar, directrice du musée Réattu

Commissaire associé : Olivier Saillard, musée de la Mode et du Textile, Paris

Art sonore : Marc Jacquin (Phonurgia Nova)

Depuis la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, l'histoire de ce grand navire à l'ancre dans la courbe du Rhône, Grand-Prieuré de Malte devenu le musée Réattu il y a tout juste 140 ans, est tissée d'un bout à l'autre par le ressac des tête-à-tête passionnés, méditatifs et inspirés, qui ont fait tour à tour de ses hôtes captifs les rêveurs, les pourvoyeurs ou les passeurs d'un lieu hors du commun.

On pourrait certes y voir l'effet, continuellement réactivé, de la présence de ce *drac* (dragon en provençal) endormi depuis le Moyen Âge – comme le soutient une légende – sous les fondements de l'édifice... Mais il est tout aussi sûr que c'est à partir du paysage qui s'ouvre sous ses fenêtres, partagé entre eau et ciel suivant une ligne de flottaison toujours mouvante que le mistral s'obstine à délester de toute certitude, que ces rêveurs successifs, venus bien après Réattu – de Zadkine à Picasso, de Lucien Clergue à Pierre Alechinsky, de Jacqueline Salmon à Georges Rousse ou à Dieter Appelt – ont ajouté chacun un chapitre inédit à une histoire qui ressemble à un fabuleux livre d'heures.

Christian Lacroix, sans peut-être même s'en rendre compte, mais avec la prescience ou l'intuition qui est le privilège de l'adolescence, fut d'emblée l'un de ces artistes-là, le plus proche peut-être de ce qu'avait été Réattu, de ce qu'il avait rêvé autrefois pour ce lieu-là, au milieu de son atelier connecté en permanence sur les turbulences du fleuve, d'être pour toujours un laboratoire dédié à la création.

L'inviter aujourd'hui à revenir arpenter l'une des toutes premières « chambre des nuages », le laisser puiser à sa guise dans l'abondante moisson des collections du musée, tous genres confondus, tisser sa récolte avec le chatolement de ses propres créations, ou celles des artistes qui lui sont proches, c'est – pour le capitaine que je suis – comme hisser la grand voile, donner à entendre la rumeur du drac au bout de son sommeil... Mais c'est aussi découvrir la façon dont cet opéra inédit, créé et joué là pour la première fois, interprète lui-même le compositeur...

Michèle Moutashar  
Conservateur en chef du Patrimoine  
Directrice du musée Réattu

## Un port d'attache, une rampe de lancement...

Je me souviens des vestiges des bombardements autour de ce navire minéral échoué là que me semblait être le musée dans cet alignement des quais d'Arles qui, de Trinquetaille où je suis né, évoquait un squelette de mâchoires avec les dents des clochers désaffectés. C'est là que mes parents au milieu des années 50, m'ont emmené voir ma première exposition Picasso. De ce jour, j'ai su que l'art appartenait à la vie.

Picasso, qui avait demandé à venir, m'a raconté Lucien Clergue, décrocher les van Gogh qui y ont été exposés juste après guerre avec seulement un garde champêtre pour toute sécurité. Je me souviens des tableaux d'André Marchand et Alfred Latour, les premiers tableaux « modernes » à entrer dans les maisons arlésiennes, sur les murs de nos familles. Je me souviens de l'oxygène neuf et sans prétention de ces artistes présentés là. Je me souviens bien sûr du vertige incommensurable devant les Raspal, leurs décors et leurs costumes. Je me souviens du Rhône quasi hypnotique par lequel je me donnais l'impression d'être emporté des fenêtres frontalement orientées dans l'axe du fleuve. Y affronter le Mistral aussi, en éprouvant le grondement du Prieuré, de toute sa carcasse en bataille. Je me souviens de l'harmonie paradoxale des grandes tapisseries de Bruxelles, comme « pixélisées », répondant à la mosaïque du sol, juxtaposées au Zadkine en demi-teinte. Je restais là des heures dans le canapé rayé, rouge aujourd'hui sur le balcon d'écoute. La physionomie de Vouet, interrogative, les scènes mythologiques ou bibliques, fixées, jusqu'à les pénétrer, plus tard l'émoi des rendez-vous de cœur donnés là en évitant d'intriguer les gardiens. On était ailleurs et en d'autres temps. Une carte du tendre XVIIe et contemporaine aussi. Sur fond de Sarthou ou Bezombes, à l'œuvre en sommeil aujourd'hui, lointains mais alors séduisants d'esprit et de couleurs, plaisants comme ces glorieuses élégantes et ludiques. Puis l'apothéose, les Picasso mirifiques de la dernière période si vigoureuse et l'onde dans toute la ville lorsque l'on apprit qu'ils resteraient au musée. Ces salles me devinrent comme une sorte de Chapelle ou d'autel où je ne pouvais m'empêcher de passer, revoir, découvrir et redécouvrir toujours montrer et partager cette munificence.

Au fil du temps, le musée me devenait plus familier et m'invitait à pousser plus librement d'autres portes, jusqu'à pénétrer salles et chapelles vides, jusqu'aux créneaux derrière lesquels nous venions parler, lire, embarquer nos adolescences comme si la nacelle de ces terrasses pouvait s'élever dans les airs vers la réalité de mondes et de temps fantasmés. Ce qui fut fait, je m'en rends compte aujourd'hui que je reviens en presque fils prodigue vers ce port d'attache, cette "fusée porteuse", cette rampe de lancement, ce palais où retrouver les trésors familiaux enrichis de nos découvertes.

Christian Lacroix, octobre 2007

# Une “autobiographie légère, vagabonde, songeuse”

## exposé du projet de l'exposition

Christian Lacroix compose son intervention comme une “*autobiographie légère, vagabonde, songeuse*”, où il sera aussi bien question de coutumes, de Minotaure, de Picasso, de géographie, d'antique et de contemporain, de nord et de sud, que de patronage, de coupe, de drapé, et de chevelure... : une sorte de grand atelier vivant, faisant une place aux cinq sens, et où chacun composera son propre itinéraire.

L'invitation faite par le musée Réattu à Christian Lacroix, convié à prendre possession de l'intégralité des lieux – les collections, le Palais, les abords – a une double dimension historique et poétique.

Elle s'adresse en effet à l'un de ses plus célèbres rêveurs, né à Arles, qui trouva autrefois dans l'ancien Grand-Prieuré de Malte et dans la richesse de ses collections le but hebdomadaire de son école buissonnière et le laboratoire de ses rêves d'artiste.

La naissance de sa vocation artistique dans ce Palais du bord du Rhône a correspondu avec les plus belles heures du renouveau de l'établissement, depuis la création en 1965 de la collection photographique – une première dans un musée français – jusqu'à cet autre événement majeur que fut la donation Picasso.

Sensible à l'œuvre de Jacques Réattu, et particulièrement à la splendeur des dessins où foisonnent les anatomies et les drapés, ainsi qu'à celle d'Antoine Raspal célébrant le costume des Arlésiennes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Christian Lacroix l'a été tout autant au paysage naturel devant lequel se déploie l'édifice, en tête-à-tête avec la courbe du grand Rhône et la puissance du vent : la situation même qui avait jadis fasciné Réattu, le poussant à acquérir l'ensemble du Grand-Prieuré de Malte pour en faire à la fois sa demeure de peintre et un lieu idéal d'accueil pour des artistes en résidence.

Après Ossip Zadkine ou Lucien Clergue et avant Picasso, Christian Lacroix répondait ainsi sans le savoir au vœu de Réattu, vérifiant à la fin des années 60 le pouvoir d'un lieu magnétique qui n'a cessé depuis d'inspirer des artistes.

Le projet scientifique et culturel du musée, validé en 2004 par la DMF (Direction des Musées de France), s'appuie très largement sur cette identité singulière, continûment dédiée à la création contemporaine autour de l'idée d'un laboratoire.

Au-delà de son ancrage historique, l'invitation faite à Christian Lacroix répond à un autre aspect des collections du musée, largement développé ces dernières années par une pratique régulière de la commande : la pluridisciplinarité, construite autour de la porosité entre architecture, sculpture, dessin, design et photographie.

C'est aussi bien ce travail attentif de croisement des disciplines et de mélange des genres qui nourrit en profondeur la recherche constante de nouveaux publics, comme vient de le vérifier cette année la création d'un département d'art sonore – là encore le premier en France dans un musée des beaux-arts –, nouvel acte pionnier d'un établissement qui ne cesse d'élargir son rapport à l'art vivant, et ce dans une ville de patrimoine mondial. (Des commandes originales seront passées aux « tailleurs de son » invités à venir « habiter » le musée et un travail de médiation spécifique mis en place)

Le projet de Christian Lacroix pour cette « exposition » dont il est à la fois l'artiste et le scénographe, prend la forme d'une tresse à trois brins autour d'une thématique liée au corps, au pli, à la chevelure.... Il articule une lecture personnelle des collections, anciennes et contemporaines (du dessin au son, en passant par la photographie), son propre travail de créateur, et une invitation à quelques autres artistes complices de ses itinéraires, tels Jean-Michel Othoniel ou Daniel Firman. Un dispositif dont l'édifice lui-même sera encore une fois le principal acteur.

Entre patrimoine et modernité, cette invitation réactive clairement l'un des ferments de notre politique culturelle, montrer comment les ressorts de la création contemporaine croisent le quotidien.

Ce projet correspond enfin à un tournant capital de l'histoire du musée, à un moment où s'annonce la mise en œuvre du projet scientifique et culturel : rénovation du Grand-Prieuré de Malte et extension du musée.

## D'une salle à l'autre

Je n'envahis pas le musée, je l'investis, le regarde de l'intérieur, prolonge le dialogue familier de ses trésors par la conversation avec d'autres œuvres venues d'ailleurs, d'autres artistes plasticiens contemporains invités à s'installer pour le début d'un printemps, l'été et le début de l'automne. Comme en villégiature. Tels les peintres du nord que Réattu aurait souhaité accueillir en résidence dans le prieuré aménagé à la lumière du midi, conviés à faire le voyage d'Arles et du soleil, ce soleil qui surmontait depuis Louis XIV l'obélisque de l'Hôtel de Ville et qui resta longtemps en convalescence dans la cour du musée avant d'aller se faire restaurer et peut-être un jour resplendir à nouveau au centre de la place de la République.

D'ores et déjà cette cour et son gleditsia emblématique, autre porte-chance des lieux, se retrouvent un peu plus à l'ombre, préservés et plus cosy, comme en coulisses maintenant que le musée s'ouvre un peu plus loin, en deçà ou au-delà de la boutique fraîchement agrandie, par la grande porte, porte rouge pour un été, écarlate, éclatante, attirante.

Rien de tel qu'un nouvel itinéraire pour transfigurer les lieux mieux qu'un lifting, en faire circuler l'air, les impressions et les pierres différemment, entrée plus noble donc, celle des carrosses de Malte, juste au pied des grands escaliers, vers le préau et le grand miroir noir de Daniel Firman aux plumes aiguisées. Le traverser en pensée comme les yeux bandés pour mieux se voir et telle Alice perdre les proportions du réel avec le collier géant de Jean-Michel Othoniel suspendu non loin des fleurs roses de Guillaume Janot qui accueilleront le visiteur en donnant le ton de toutes ces interventions ludiques, légères et colorées, paradoxales sans doute, mais en alchimie toujours avec leurs vénérables hôtes.

Premier saint des saints, la salle des photos rendant compte, sur moquette "drapée" en grisaille, du faramineux fonds photographique du musée qui préfigura les Rencontres d'Arles dans les années 50-60. Ce cœur/chœur des collections irriguera de sa sève toute la visite.

La salle dite des Conférences accueillera les grands personnages, pas si naïfs, de Bahia, confrontés aux récentes peintures de Marlene Mocquet avec la même fantastique inquiétude des enfants sur fond hortensia. Et quelques robes couture.

Les modèles, issus de vingt ans d'archives maison, scanderont aussi tout le parcours dont l'accrochage classique se verra souligné, juxtaposé, complété par les dessins, photos ou objets amenés là par intuition complice comme les strates d'un nouveau terrain de jeu, une Carte du Tendre à la nouvelle topographie, ingrédients gentiment ésotériques d'une formule aimablement incantatoire. Ainsi les croquis de mode surlignant les toiles d'une salle rouge garance à la moquette graphitée de noir et blanc supportant quelques moulages rescapés des greniers de l'ancien musée.

Ou, plus loin, le plus égoïste des choix de photos, images depuis toujours emblématiques, iconiques, initiatiques, de Lartigue à Clergue en passant par Beaton autour d'une roulotte d'images posée sur un tapis à la gloire des monuments d'Arles et tout à côté la projection de quelques coups de cœur amicaux.

Les recherches d'Emmanuel Lagarrigue, plasticien du son (discipline de plus en plus largement soutenue au musée qui ouvrira pour l'occasion un véritable salon d'écoute au décor simplement orientaliste ouvert sur la perspective du Rhône comme une dunette), se diffuseront tout au long de la promenade comme elles accompagnent mon travail.

Dans la chapelle, trois robes de mariées en élévation seront visibles depuis le balcon où les Zadkine prolongeront leur sieste indolente sous les Riboud et les Giacomolli.

À peine si on effleura les sacro-saintes salles Picasso d'un mur noir ou d'un modèle de collection craignant le péché d'Ubris. Mais les saltimbanques de Clergue rencontreront une combinaison brodée comme un costume de cirque et dans l'atelier de Réattu une grande installation de Firman, *Dust*, confrontera ses objets hétéroclites et ses plantes aux verdure des « Merveilles du monde », les planches d'écorchés et anatomies par Réattu feront face au cycliste de Veronique Ellena, et quelques nus plus contemporains tandis que ses études de drapés se mesureront à quelques toiles de vêtements couture, ou « work in progress ».

Toujours de Daniel Firman, "super-pole-position" échafaudera l'équilibre de ses silhouettes "sport-héraldique" au centre de la salle des Grisailles sous une photo de Zwerver.

Les pièces denses et ténues à la fois de Garcia, sur moquette ex-voto, rencontreront Man Ray et voisineront avec celles de Marc Turlan dans la salle à côté.

Plus loin encore sur le gribouillage noir et rose d'une autre moquette avec, en fond, "un petit pan de mur jaune", les dessins de Gaël Mamine, des objets de Bezombes, une céramique de Johan Creten, des vêtements dans une armoire.

(...)

Puis d'autres modèles "gisants" sous vitrines converseront avec tout un accrochage de dessins et photos de drapés, visages, chevelures, la salle du Vouet, tapissée de brocard, accueillera quelques tenues historicistes dont il faut chercher l'origine à Réattu tandis que le véritable saint des saints, la salle Raspal, avec ses portraits et son atelier décisifs, accueillera des vues de White et de Vedel et les modèles les plus provençaux. Et que tout à côté, on gardera l'arlésienne XIXème conversant avec celle de Marchand et les plus « arlésiennisantes » des robes.

La salle gothique, en noir et blanc et moquette graphique, sera réservée à l'installation poétique d'Olivier Saillard, textes toiles et papeteries.

Au second niveau, les photogrammes de Nancy Wilson-Pajic et les récents clichés de Katarina Jebb, liés par l'idée de la photocopie, du translucide, de la radiographie presque, de la luminescence, toujours accompagnés de robes en écho, termineront presque ce nouveau périple, avant de passer dans la salle des archives avec ses "gisantes", accessoires de couture, bijoux et sacs reliquaires, comme en un cabinet de curiosités avec les papillons enluminés de Chantal Goirand.

L'idéal serait de baigner l'ensemble du bâtiment, la nuit, d'une lueur magenta. L'utopie serait de projeter encore davantage d'images sur la façade et même sur le fleuve, qu'un trait de lumière prolonge le musée jusqu'à en dessiner les contours futurs, que tous les sens soient conviés comme souhaité aux premiers jours du projet, investissant tout l'édifice de sons, sensations, images, caresses, goûts divers et variés, parfums jusque dans les recoins les plus inattendus, que ce séjour de presque six mois soit modulable, évolutif, préfigurant d'autres avatars, d'autres événements pour lesquels garder tout latitude, réalisant ainsi le projet initial et prémonitoire de Réattu rêvant d'ouvrir à d'autres familles d'artistes un lieu emblématique à la croisée de tous les chemins de l'histoire, au carrefour du fleuve et de la ville, de tous les points cardinaux.

Christian Lacroix

# Les invités de Christian Lacroix

## Johan Creten

Né en Belgique à Sint Truiden en 1963, Johan Creten, a étudié à Gand, Paris et Amsterdam. Cet apatride a été pensionnaire de la Villa Médicis de Rome entre 1996 et 1997, puis en résidence d'artiste au Bass Museum of Art de Miami-Beach entre 2000 et 2003. Entre juin 2004 et janvier 2008, il a été accueilli comme « artiste en résidence » à la mythique Manufacture nationale de Sèvres. C'est dans ce lieu qu'il a continué à développer, par l'usage du grès et de la porcelaine, ses séries de sculptures baptisées « Vagues » ou « Odo di Femmina ». Renouant avec des techniques oubliées, comme la cuisson au bois, les concepts artistiques de Creten ont connu d'insoupçonnables épanouissements. Creten invente de nouvelles mythologies à partir de bribes d'histoires, de sa connaissance de l'Histoire et de l'histoire de l'art, de ses récits de voyages, de ses expériences de vie. Il mélange librement ce qui lui est personnel et intime à ce qui touche l'universalité de la culture de l'homme. Il est représenté à Paris par la galerie Emmanuel Perrotin. *Ludovic Recchia (Musée royal de Mariemont, Belgique)*

*Des vases, de la céramique, de la porcelaine, de la terre muée en formes organiques fleuries, entre art des cimetières et pétrification mythologique questionnant l'art décoratif. Il fallait aussi une stèle inspirée comme une pièce de Johan Creten pour faire face au Rhône, aux sépultures de Trinquetaille, à la pointe où tant de ma famille se sont jetés au fleuve. CL*

## Véronique Ellena

L'une des caractéristiques principales du travail de Véronique Ellena, née en 1966 en France, est cette faculté de rencontrer les autres, de les comprendre intimement, de les apprécier. Cela s'en ressent dès ses premières mises en scène du quotidien, réalisées dans les années 1990. Cette aptitude, cette capacité est également tangible dans ses récents paysages commencés en 2005 : l'empathie n'est pas moins forte envers la nature qu'envers l'humain. La qualité spirituelle qui est la leur, ce caractère sacré qui en émane en fait la continuation logique de la série "Ceux qui ont la foi". Le mystère est également présent dans ses photographies ; le désir de capter cet instant fugitif et immatériel, une quête.

Véronique Ellena a présenté sa série « Les grands moments de la vie » dans le cadre de plusieurs expositions personnelles au Centre d'Art Contemporain de Pontmain (2007), à la Galerie du Château d'Eau à Toulouse et à l'Institut Iselp à Bruxelles (2006). Elle a également participé à de nombreuses expositions collectives : en 2007 "Brasilia, Chandigarh, Le Havre, portraits de villes", au Musée Malraux du Havre, "De l'Europe", aux Anciennes aciéries, à Dudelange au Luxembourg et en 2006 "Les peintres de la vie moderne", au Centre Pompidou à Paris.

Elle est actuellement pensionnaire à la Villa Médicis à Rome jusqu'en septembre 2008. Ses photographies ont été acquises par le Fonds National d'Art Contemporain ; le Frac Ile-de-France ; la Caisse des Dépôts et Consignations (donation au Centre Pompidou) ; le Musée de la photographie de Charleroi et le Musée du Havre.

*La série « les grands moments de la vie » de Véronique Ellena m'a tout d'abord renvoyé à Chardin et à la peinture du XVIII<sup>ème</sup>. Plus tard, à l'Espace Croisé de Roubaix, j'ai ressenti un de ses triptyques sur les courses et les cyclistes comme une véritable descente de croix, tandis que celle sur les supermarchés m'a évoqué Rembrandt. CL*

## Daniel Firman

Le Sculpteur Daniel Firman est né en 1966 à Bron. Il présente actuellement au Palais de Tokyo, à Paris, un étonnant éléphant dans une posture improbable. Sa dernière exposition à la galerie Alain Gutharc, Paris, en 2007, « La Masse Grave », donnait à voir des congélateurs encastrés l'un dans l'autre, une sculpture lumineuse évoquant un arbre écrasé, un miroir noir dont le pliage déstructure à son tour le monde qui s'y reflète. L'œuvre de l'artiste, qui tourne autour de la relation entre espace et corps, qui fait aussi référence aux vocabulaires formels de la sculpture du XX<sup>ème</sup> siècle, et qui s'inspire de la danse contemporaine, combine une certaine radicalité et une profusion proche du Baroque. Le grand Café à Saint-Nazaire, le Centre Culturel Français de Milan, ont accueilli les plus récentes expositions personnelles de l'artiste. Le Frac Languedoc-Roussillon, La Biennale de Rennes, le Frac Haute-Normandie, La Galerie des Galeries Lafayette, la Fondation d'entreprise Paul Ricard, le Mac/Val, la Maison rouge, Le Domaine de Pommery, parmi tant d'autres, ouvraient leurs portes, dans le cadre d'expositions de groupe, aux œuvres de l'artiste. Celles-ci sont régulièrement présentées depuis 1995 et présentes dans de nombreuses collections publiques et privées.

*Je suis tombé en arrêt devant les personnages de Daniel Firman, tous si présents bien qu'anonymes, désincarnés et uniquement là par la posture et la charge, par l'équilibre précaire et mystérieux. Il m'a demandé de l'accompagner sur sa pièce superpôle-position, où l'idée du logo et de la marque dans le vêtement de sport apparaît comme une suite évidente de l'héraldique médiévale. Il ne pouvait que s'inscrire dans ce projet de relecture d'un prieuré de l'ordre de Malte avec d'autres pièces qui me sont chères, parfois élaborées ensemble. CL*

## **Chantal Goirand**

Des ondes sensibles et lignes tendues, Chantal Goirand, née en 1948, associe les opposés sous forme d'échelles, de mats ou de meurtrières. En parallèle, elle réalise des installations, à partir de lieux et matériaux variés : une station de nettoyage de transport en commun, des fibres optiques, du plexiglas et bois noircis, des compresses médicales, des épingles... Sa ligne de conduite reste la même, les dualités de la vie et le trait qui les sépare, la limite, le voile... Depuis 2000, elle a exposé à Evian dans le jardin japonais, à Berlin à la galerie Millchoff, à Saint-Etienne dans le jardin du Musée art et industrie. Dès 2003, elle réalise des séries de papillons de manière obsessionnelle à partir de CD ROM qu'elle maltraite et déforme : Une implosion de couleurs et de vie ; objets magiques, réflecteurs de lumière. Christian Lacroix lui commande une série de papillons pour le défilé Haute Couture printemps 2008 à Paris au Centre Georges Pompidou.

*Des papillons iridescents, un bestiaire fantasmagorique et nacré obtenu par alchimie lui aussi, celle de CD chauffés jusqu'à leur fonte et mutation, tel est le travail singulier de Chantal Goirand. Cela provoqua l'envie d'en poser sur chaque mannequin lors de la présentation de haute couture pour l'été 2008 à Beaubourg. Et de continuer à enluminer encore ces insectes célestes dans des chrysalides-reliquaires bijoutées comme des châsses, encadrés comme ces objets de curiosité dans les bibliothèques anciennes. CL*

## **Guillaume Janot**

Prises isolément, les photographies de Guillaume Janot, né en 1966 à Nancy, peuvent paraître provenir d'albums familiaux, tant leur simplicité pourrait s'approcher de la belle image. Paysages, Personnages, Groupe folklorique, Couché de soleil, Parc de loisir... Mondes réels et fictifs se combinent dans une succession d'images qui construit une narration fictionnelle adhérent à la contemporanéité. Le Frac des Pays de Loire présentera en 2009 une exposition personnelle de l'artiste. Ses œuvres ont été vues au Centre Photographique d'Ile de France de Pontault-Combault, à la Galerie Alain Gutharc de Paris, à l'espace Transpalette de Bourges, au Centre National de la photographie, au Domaine de Kerguéhenec, aux Abattoirs de Toulouse,... tout au long de ces dernières années. Ses œuvres figurent dans les collections du Fond National d'Art Contemporain, et des Fonds régionaux de Bretagne et de Poitou-Charente.

*Une fleur (au bord d'une autoroute), un coucher de soleil derrière un portail de banlieue, un plat de tomates, un jeune homme le bras tatoué de son année de naissance comme une horloge à cristaux liquides.... Des tous et des riens qui m'attirent et que j'ai envie de partager comme cet hiver au moment des fêtes où je lui ai commandé la carte de vœux de la maison de Couture, un arbuste de fleurs artificielles renversées dans la neige, quelque part en Chine. On retrouvera cette image géante sur un des murs de la cour du musée. CL*

## **Katerina Jebb**

Née en 1962 en Angleterre, vivant aujourd'hui à Paris, Katerina Jebb est une artiste autodidacte. Toutes ses images semblent être en suspension, pas uniquement suspendues par des liens qui les retiennent comme ces poupées fabriquées à l'image humaine, mais comme arrêtées, figées dans une autre réalité. Il y a entre Katerina Jebb et ces images, une paroi, une vitrine. Ce paradoxe entre ces points de pression, vie et mort, raison et émotion, créent un no man's land de beauté : les créatures de cette artiste se frottent à du verre, à des parois — ces filles photographiées par des photocopieuses. Les formes se déforment. L'esthétique froide, quasi-brutale de ses images reproduit une fantaisie étrange, une fiction qui glace et fixe un instant où s'engourdit le présent. Un art de la machine. La photographie de Katerina Jebb fractionne le corps, le recompose en d'autres images comme si un accident les avait brutalisées, mais mises à l'abri dans un formol aussi doux que rassurant. L'œuvre de Katerina Jebb a été exposée dans de nombreuses institutions et galeries : Whitney Museum à New York (*The Warhol Look*, 1998), Barbican Art Gallery à Londres (1999), Anne Faggionato Gallery à Londres (2000), Victoria & Albert Museum à Londres (2007). Elle a également collaboré avec la marque japonaise Comme des Garçons pour différentes installations, à Wolfsburg en Allemagne au Kunstmuseum (1998) et au Japon (2007).

*Le souvenir de cette campagne de mode aux images « Xerox » et photocopées, la plus contemporaine des natures mortes. Avec Pajic, c'est faire suite à certaines photos des collections du musée dans la veine de Man Ray, une façon aussi de photographier la mode, les allures, des postures et des accessoires, avec une poésie toute particulière, intrigante et jubilatoire, en suspens au milieu de limbes joyeuses, avec des accents chromatiques d'autochrome venus de nulle part. CL*

## **Emmanuel Lagarrigue**

Les installations sonores d'Emmanuel Lagarrigue, né en 1972 à Strasbourg, combinent leur forte présence plastique à la poésie d'un monde sonore où se mêlent mots, textes, sons, musiques. L'intimité est au cœur de ce travail. Une intimité que l'artiste s'approprie et nous restitue après en avoir fait le matériel de ses œuvres. L'originalité et la subtilité de ce vocabulaire formel ont permis à l'artiste de se démarquer parmi ses contemporains. Ses œuvres ont été présentées en avril dernier par la galerie Alain Gutharc, qui défend l'artiste depuis 2004. Il a participé à de nombreuses expositions de groupe dont les plus récentes ont eu lieu à l'École des beaux-arts de Rouen, Le Château de Trousse-Barrière, la galerie Michel Journiac, le Printemps de Septembre, à Toulouse, l'international Festival of the Arts, Santarcangelo, Italie. Ses œuvres ont été acquises par les Fracs Auvergne, Languedoc-Roussillon, Haute-Normandie, le Centre Georges Pompidou, le Fond National d'Art Contemporain. Dans le cadre des ateliers New Yorkais, l'artiste bénéficie d'une résidence de six mois au Etats-Unis.

*De petits modules sonores dans une galerie de la rue Charlot ont retenu mon attention. J'ai demandé plus tard à Emmanuel Lagarrigue, après avoir vu d'autres installations de son en suspension dans l'espace, de composer les musiques de certains de mes défilés. J'ai toujours en tête l'idéal des cinq sens en tout lieu, que tous puissent y trouver leur compte en même temps, en cohérence harmonieuse ou paradoxale. Le musée développant un aspect moins répandu de l'art contemporain par une programmation de musiques et une chambre d'écoute qui lui est consacrée, il était naturel pour moi qui suis « écouteur » comme on dit « voyeur » qu'il fallait donner à entendre. CL*

## **Gaël Mamine**

Né en 1973, Gaël Mamine vit et travaille à Paris. A l'École des beaux-arts de Dijon et Marseille, il a acquis une formation artistique, dont il s'est rapidement détourné afin de se consacrer aux métiers de la mode, de l'exposition et de l'archivage. Pour autant, il n'a de cesse depuis plus de quinze ans de collecter carnets et livres anciens, lesquels sont les supports quotidiens de relevés graphiques et d'esquisses, pour la première fois ici présentés.

*Un pastel scotché à la vitre d'un bureau, puis l'offrande d'un livre ancien constellé de graffitis cabalistiques, mathématiques, poétiques m'ont révélé tout un travail discret, celui de Gaël Mamine, pour ne pas dire secret. Il couvre les écritures et les papiers de signes et de dessins, redonnant vigueur à ces carnets ou ces volumes périmés, momifiés, jaunis que l'on aime s'approprier aux états des puces et des bouquinistes ou des brocantes, palimpsestes d'aujourd'hui, entre recyclage et cosmétique. CL*

## **Marlène Mocquet**

Marlène Mocquet, née en 1979 en France, est diplômée et félicitée de l'École normale supérieure des beaux-arts de Paris en 2006. Elle propose un vocabulaire formel qui semble osciller entre bien des oppositions : le beau et le laid, le bien fait et le mal maîtrisé, le subtil et le grossier, l'étrange et le naïf... Cette peinture est aussi celle des matières, des techniques, des formats. C'est une peinture qui se nourrit des anciens, leur empruntant à l'occasion figure et sujet afin de se les approprier. Un monde étrange et mystérieux se livre sans se dévoiler, nous parle ou nous semble étonnamment malade, évoque tout en demeurant profondément unique.

En 2008, la Galerie Edouard Manet, Centre d'Art Contemporain de Gennevilliers, a présenté une exposition personnelle, succédant à celle qui a été réalisée par la Galerie Alain Gutharc à Paris (2007). Marlène Mocquet a également participé à des expositions collectives aux Beaux-Arts de Paris, au Centre d'Art Contemporain Le Crédac à Ivry-sur-Seine, à « Antidote » à la Galerie des Galeries Lafayette, à l'École des beaux-arts de Lyon. En 2008, quelques-unes de ses œuvres seront présentées à Shanghai, au Art Museum. Elle a été nommée dans la catégorie « David Découverte » par le Prix des David, Académie pour l'art contemporain (1<sup>ère</sup> édition 2008).

Une de ses œuvres a été acquise par le Fonds National d'Art Contemporain.

*La découverte à l'École des beaux-arts du travail de Marlene Moquet, sur les conseils de Daniel Firman fut un choc. Sa peinture, la vraie qui sent l'huile, avec sa science et tout un monde qui surgit, est une coulure sophistiquée, couverte d'un glacis peaufiné d'où jaillit un bestiaire et une population oniriques et concrets à la fois, pleins de mystères à la Jérôme Bosch. Cela évoque un JB du 3<sup>ème</sup> millénaire avec ses ésotérismes, ses fulgurances et ses inquiétudes, ses peurs d'enfants qui ne nous quitteront jamais, bien à leur place dans le refuge de mes doutes et de mes interrogations d'adolescent. CL*

## Jean-Michel Othoniel

Jean-Michel Othoniel est né en 1964 à Saint-Etienne. Il vit et travaille à Paris. En 1992, il est invité à la Documenta de Cassel en Allemagne, où il propose une série de sculptures en soufre. L'année suivante, l'artiste introduit le verre dans son travail et en expérimente les propriétés. Il participe à l'exposition *Féminin/ Masculin* au Centre Pompidou en 1994, avec une installation « My Beautiful Closet ». La blessure est au cœur de son œuvre en 1997 : il crée « Le Collier Cicatrice », petit collier de verre rouge qu'il offre en échange d'un droit de photographeur celui qui veut le porter avec fierté. En 1996, il suspend des sculptures de verre dans les jardins de la Villa Médicis, puis en 1997 aux arbres de la Collection Peggy Guggenheim et en 1999 dans les jardins de l'Alhambra et du Generalife à Grenade. En 2000, un siècle après Hector Guimard, il transforme la station de métro parisienne Palais Royal Musée du Louvre en « Kiosque des Noctambules ». *Crystal Palace* est sa première exposition personnelle à Paris en 2003 à la Fondation Cartier. Il fait réaliser à Venise, mais aussi au CIRVA des formes de verre soufflé. Dans ce monde de rêve, la pièce maîtresse de l'exposition, est son « Lit » ou baldaquin de verre à la fois fragile et imposant. Cette année marque aussi le début de sa collaboration avec l'architecte Peter Marino ; Jean-Michel Othoniel crée pour ses architectures luxueuses un « Collier Blanc » pour Hong Kong en Chine en 2006 et un « Rideau d'Or » pour Beverly Hills à Los Angeles aux USA en 2007. En novembre 2004, dans le cadre de l'exposition *Contrepoint* au Musée du Louvre, Jean-Michel Othoniel investit les salles mésopotamiennes. La grande « Rivière blanche » aux perles constellées de pointes de seins a par la suite été acquise par le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Fin 2004, « Le Petit Théâtre de Peau d'Âne » est présenté sur la scène du théâtre de la Ville de Rochefort puis au Châtelet à Paris. L'artiste qui a retrouvé dans la maison de Pierre Loti, les petites marionnettes fragiles de l'enfance du célèbre écrivain français leur offre ici son œuvre comme décor. Cette œuvre a été présentée à la Biennale d'Istanbul 2007 et est rentrée en 2008 dans les collections du MNAM / Centre Pompidou. A l'occasion de Art Unlimited à Art Basel 2005, il expose le « Bateau de larmes » dans un bassin situé sur le parvis à l'entrée de la foire. Il a également été montré à la Biennale de Braunschweig en Allemagne, à *La Force de l'Art* au Grand Palais à Paris et devant le Musée de l'Annonciade à Saint-Tropez. Jean-Michel Othoniel réalise « Peggy's Necklace » pour la Collection Peggy Guggenheim en 2006. Avec ce monumental collier de verre bleu, il rend hommage aux verriers de Murano avec qui l'artiste travaille depuis plus de dix ans. Cette année 2008, il expose des créations nouvelles à la Galerie Emmanuel Perrotin à Miami et à la Galerie Sikkema Jenkins & Co à New York. En juin, il participe à « Sonsbeek 2008 : Grandeur » au Pays Bas.

*Un petit collier de verroterie distribué à une gaypride, la station du métro au Palais Royal, le petit théâtre de Pierre Loti, les aquarelles, les grands colliers emblématiques. Il en fallait un dans la même cour pour dire la présence de l'art / celle de l'artisanat que je perçois aussi, de l'accessoire qui n'est pas accessoire, de la futilité qui est si grave, de l'enfance pas si candide et si cruelle. CL*

## Bernard Quesniaux

La peinture de Bernard Quesniaux, né en 1953 en France, a émergé sur la scène artistique française au milieu des années 80. Ses œuvres mêlent figure humaine, éléments figuratifs et abstraction. L'artiste fait preuve d'un humour certain par l'évocation d'un univers parfois surréaliste et l'adjonction de titres non moins inattendus. Le travail en matière du support, papiers marouflés sur panneaux de bois puis griffés, confère à cette œuvre une spécificité qui, longtemps, a signé les productions de l'artiste. Puis, progressivement, sa peinture s'est dégagée des aplats pour, dans un processus d'interrogation, devenir des excroissances par l'utilisation de mousses expansées. Le constant renouvellement de l'artiste, ainsi que le foisonnement de ses recherches plastiques, manifestent une perpétuelle remise en cause des pratiques acquises. Des expositions personnelles de l'artiste ont été réalisées à l'étranger, comme à l'Institut Franco-Japonais à Tokyo en 2005, à Singapour en 2004. Il a également exposé dans le cadre de la Fondation Pommery à Reims (« De l'idiotie aux burlesques contemporains » en 2007) et au sein de l'exposition collective itinérante « Christian Lacroix dialogue ! » à Alençon, Pékin, Suzhou, Canton (2004)...

Ses œuvres figurent dans les collections des Fracs Alsace, Ile-de-France, Limousin ; le Fonds National d'Art Contemporain ; la Ville de Paris ; le Musée de Montbéliard ; le Fonds Départemental d'Art Contemporain de Seine-Saint-Denis.

*Les œuvres de Quesniaux sont peuplées de drôles de personnages ubuesques pas loin de la figurine de mode qui l'apparente aux plus grands dessinateurs. Avec ses tableaux « make-up » mais pas uniquement « cosmétiques », son sens de la couleur et de la formule jubilatoires, Bernard Quesniaux aurait été un pensionnaire idéal de la Résidence Réattu. CL*

## Joachim Schmid

Joachim Schmid, né en 1955 à Balingen en Allemagne, vit et travaille à Berlin. Cet artiste, qu'il est inutile de chercher à réduire à une étiquette, a élaboré une œuvre polymorphe où le point commun est l'image photographique. Cependant il ne crée aucune nouvelle image, considérant qu'un flot d'images innombrables était déjà en circulation et bien souvent en errance. Il s'est donc fait collecteur, assembleur et leur a donné une nouvelle existence hors de leur destination première.

Une exposition personnelle a eu récemment lieu à la Galerie Alain Gutharc, Paris (2008) et a fait écho à une exposition itinérante qui a débuté en 2007 au Tang Museum de Saratoga Spring, New York et qui se trouve actuellement au Bild Museet d'Umea, en Suède (2008). Joachim Schmid a également participé à de nombreuses expositions collectives, au Centre de la Photographie de Genève, au Kunstverein de Kassel (2006), au Gropius-Bau à Berlin, au Fotografiemuseum d'Amsterdam (2005).

Ses œuvres ont été acquises par de nombreuses institutions à l'étranger (Allemagne, Séoul, Pays-Bas, Royaume-Uni, Etats-Unis). En France, elles figurent à la Bibliothèque Nationale de France, Paris ; au Fonds National d'Art Contemporain ; à la Maison Européenne de la Photographie, Paris ; au Frac Nord-Pas-de-Calais.

## Olivier Saillard

Né en 1967, Olivier Saillard vit et travaille à Paris. Responsable de la programmation des expositions mode aux Arts Décoratifs à Paris depuis 2002, il est également commissaire de plusieurs d'entre elles dont *Viktor & Rolf By Viktor & Rolf*, *Trop*, *Couturiers Superstars*, *Yohji Yamamoto juste des vêtements*, *Le cas du sac*, *Jean-Paul Gaultier-Régine Chopinot le défilé*, *Christian Lacroix histoires de mode...* Après des études d'histoire de l'art, Olivier Saillard a été de 1995 à 2000, conservateur du Musée de la mode de Marseille, où il a organisé les expositions suivantes : *Edmonde Charles-Roux, les années Mode*, *Christian Lacroix et le théâtre*, *L'Homme-Objet*, *La Mode au Corps*, *L'imprimé Mondrian*, *Andy Warhol, the Fashion Look*, *Mouna Ayoub, parcours d'une collectionneuse*, *Cut*, *Barnabé ou l'esthétique de la contre-coiffure*, *Histoires des maillots de bain...*

Soucieux de multiplier les expériences, il a engagé, depuis 2002 un travail d'écriture et de performances poétiques qu'il propose lors des défilés Haute Couture à Paris. Il y cultive son goût pour le vêtement naufragé, libéré de son corps en organisant des séances de « lecture » et de défilé, qui toutes s'appuient sur l'écriture de mode. C'est dans le cadre de ces projets qu'il a été lauréat et résident en 2005 de la Villa Kujoyama à Kyoto au Japon. Tout récemment, il est à l'origine d'une ligne de papeterie « Griffonnage » et un recueil réunissant l'ensemble de ses poésies, *Mot-ifs*, vient d'être publié aux éditions Funy Bones.

*Le verbe me fascine et l'alchimie des mots m'est un plaisir incommensurable. Comme chez Delteil, Cocteau ou même Perec, c'est la poésie en prose qui serait mon idiome favori. Ajoutons le support papier, tout le protocole calligraphique et mon plaisir est à son comble. Plus que le tissu, l'étoffe du bois et l'écriture manuscrite seraient volontiers mon seul sport favori. Nous partageons avec Olivier Saillard sans doute ce plaisir désespéré du rire et de la peur, ces ingrédients indissociables pour Dubuffet de l'art véritable. Si je me souviens qu'avec mes amis de collège, nous venions à l'abri des remparts lire Huysmans ou Wilde à haute voix, je ne pouvais qu'inviter Olivier Saillard à partager cette carte blanche qui à nous deux ne le reste jamais longtemps. Disséquer le passé tels les aruspices antiques, lire l'avenir dans ses tréfonds est aussi notre passe-temps favori. CL*

## Marc Turlan

Né en 1969, Marc Turlan vit et travaille à Paris et à Bougival. Après avoir pratiqué et enseigné la mosaïque romaine depuis 2003, il collabore avec Thomas Hirschhorn dans son atelier d'Aubervilliers, tout en développant son travail personnel. Il signe sa première exposition, *Manque* (d'après le texte de Sarah Kane), au printemps 2007, à la Villa Noailles dans le cadre du 22<sup>ème</sup> Festival international de Mode et de Photographie à Hyères, puis *Manque 2* à l'automne 2007, à la Galerie des Galeries Lafayette, boulevard Haussmann à Paris. En 2008, il présente un nouveau travail au centre d'art *Le Moulin*, à la Valette dans le Var : *Dès lors, tout reste à faire*. En mai 2008, de nouvelles pièces seront également présentées à la galerie LH, rue Saint-Claude à Paris et au Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement (CAUE) des Hauts-de-Seine à Sceaux.

*C'est à la Villa Noailles de Hyères, que j'ai découvert les installations de Marc Turlan. Elle était composée de visages et de silhouettes de papier glacé, circonvénus par de drôles d'accessoires de résine laiteuse un peu douteuse, sorte de bondage miniature à l'emporte pièce, harnachement de fantaisie, présence-absence, people et anonymat, et des mots, des textes qui sous-tendent l'ensemble. Un autre cabinet de curiosités contemporain convoquant la gestuelle fashion pour en brouiller les codes en une cérémonie secrète « appareillée » débouchant sur les postures d'un rite mystérieux, bavard et muet à la fois, aveugle et lumineux, entravé et élégant. De la salle il fera ce qu'il voudra. CL*

## Nancy Wilson-Pajic

Après des études d'art, de littérature et de psychologie et un diplôme de la Cooper Union de New-York, Nancy Wilson-Pajic (née aux Etats-Unis, dans l'Indiana, en 1941) utilise d'abord la photographie comme moyen pour garder la trace de ses performances et de ses installations éphémères. A partir de 1971, elle s'interroge sur le rôle de la femme dans le contexte social et recourt au déguisement pour produire des photographies mises en scène rappelant des situations archétypales. En 1974, elle réalise une série de diapositives *Memory Figures* où elle présente des images brouillées d'elle-même ou de ses proches, accompagnées de textes. Depuis 1978, installée en France, Nancy Wilson-Pajic s'est appropriée des procédés tels que le tirage au charbon, la gomme bichromatée ou le cyanotype et s'interroge sur les relations possibles entre ces outils, les sujets et l'écriture. Sa première série utilisant ces techniques, intitulée *Le Cirque*, fait l'objet d'une exposition au Centre Georges Pompidou en 1983. A partir de 1985, elle agrandit la dimension de ses tirages et revendique les propriétés picturales de ces supports photographiques. En 1988 elle complète ses recherches par un travail en couleur pour produire des effets de dissolution prolongeant ainsi ses réflexions sur l'effacement, la mémoire, la disparition des souvenirs. Son travail a fait l'objet d'une rétrospective au musée Cantini (Marseille) en 1990 puis, en 1991, au Musée National d'art Moderne (Paris). Depuis, l'œuvre de Nancy Wilson-Pajic est présentée dans de nombreux musées en France et l'étranger. Elle est également présente dans plusieurs collections dont celles du Musée National d'Art Moderne (Paris), du Fonds National d'art contemporain (Paris), du Daelim Contemporary Art Museum, (Seoul), du Museet for Fotokunst (Odense)... Le travail de Nancy Wilson-Pajic est représenté en France par la Galerie Française Paviot.

*Transparence arachnéenne, diaphane, des modèles dont il ne reste que l'empreinte positive/négative un peu comme après l'éclair d'une bombe, dans ce quartier plus décimé par les bombardements qu'il n'y paraît comme les spectres d'autant de robes de dentelle, communicantes ou mariées ectoplasmiques, à la manière de ces photos spirites du XIX<sup>ème</sup> siècle. Mais sereines et irradiantes. CL*

# Dans les collections du musée Réattu, Christian Lacroix a choisi pour l'exposition

## Peinture ancienne

- Guillaume Barreme de Chateaufort (1719-1775)
- Francisco Fieravino (1<sup>ère</sup> moitié XVII<sup>ème</sup> siècle)
- Jean-Baptiste Fouque (1822-1880)
- Alexis Grimou (1678-1733)
- Antoine Raspal (1738-1811)
- Jacques Réattu (1760-1833)
- Simon Vouet (1590-1649)
- Ecole de Salvatore Rosa (fin XVII<sup>ème</sup>)
- Anonyme Français (XVII<sup>ème</sup>)
- Anonyme Italie du Nord (XVII<sup>ème</sup>)

## Artistes xx<sup>ème</sup> siècle

- Baya (Borj-el-Kifan, Algérie, 1931 - Blida, 1998)
- Roger Bezombes (Paris 1913-1914) sculpture et céramique
- Bernard Dejonghe (Chantilly, 1942 - vit à Briançonnais)
- Brigitte Garcia (Mostaganem, 1960 - Marseille, 2002)
- Toni Grand (Gallargues, 1935 - Arles, 2005)
- André Marchand (Aix, 1907-1997)
- Pablo Picasso (Malaga, 1881 - Mougins, 1973)
- Germaine Richier (Grans, 1902 - Montpellier, 1959)
- Maurice Sarthou (Bayonne, 1911 - Paris, 1999)
- Ossip Zadkine (Vitebsk, Biélorussie, 1890 - Paris, 1967)

## Photographes

- Ansel Adams (San Francisco, 1902 - Monterey, Californie, 1984)
- Laure Albin-Guillot (Paris, 1879-1962)
- Yves D'Ans (Londres, 1940 - vit et travaille à Nantes)
- Vasco Ascolini (Reggio Emilia, 1937 où il vit et travaille)
- Hippolyte Bayard (Breteuil-sur-Noye, 1801 - Nemours, 1887)
- Cecil Beaton (Londres, 1904 - Broadchalke, 1980)
- Jean Bernard (Pertuis, 1952 - vit et travaille à Aix-en-Provence)
- Brassai (Brasso, Hongrie, 1899 - Paris, 1984)
- Denis Brihat (Paris, 1928 - vit dans le sud de la France)
- Victor Albéric de Chateauneuf (c.1845 - c.19..)
- Lucien Clergue (Arles, 1934 où il vit et travaille)
- Judy Dater (Hollywood, 1941 - vit et travaille en Californie)
- Bernard Descamps (Paris, 1947 - vit et travaille à Saint-Mandé)
- Jean Dieuzaide (Grenade-sur-Garonne, 1921 - Toulouse, 2003)
- Marc Garanger (Ezy-sur-Eure, 1935 - vit à Paris)
- Joseph George (Saint-Rémy, 1894-1966)
- Mario Giacomelli (Senigallia, 1925-2000)
- Yannig Hedel (Saint-Nazaire, 1948 - vit et travaille à Lyon)
- Lucien Hervé (Vasarely, Hongrie, 1910 - Paris, 2007)
- Jérôme Hill (Saint-Paul, Minnesota, 1905 - New York, 1972)
- Frank Horvat (Abbazia (Italie), 1928 - vit et travaille en France)
- Mimmo Jodice (Naples, 1934 où il vit et travaille)
- Yousuf Karsh (Mardin, Arménie, 1908 - Ottawa, 2002)
- André Kertész (Budapest, 1894 - New York, 1985)

- William Klein (New York, 1928 - vit et travaille à Paris)
- Frantisek Kollar (Szenc, Hongrie, 1904 - Créteil, 1979)
- Jean Larivière (Paris, 1940 où il vit et travaille)
- Jacques-Henri Lartigue (Courbevoie, 1894 - Opio, 1986)
- Dora Maar (Tours, 1909 - Paris, 1997)
- Man Ray (Philadelphie, 1890 - Paris, 1976)
- Christian Marteau (vit et travaille à Saint-Gilles)
- Corinne Mercadier (Boulogne-Billancourt, 1955 - vit et travaille à Paris)
- Paul Nadar (Paris, 1856-1939)
- Beaumont Newhall (Lynn, Massachusetts, 1908 - Jackson, 1993)
- Arnold Newman (New York, 1918-2006)
- Marc Riboud (Lyon, 1923 - vit à Paris)
- Eva Rubinstein (Buenos Aires, 1933 - vit et travaille à New York)
- Georges Saad (c.1900 - c.19..)
- Michel Saint-Jean (Montréal, 1937 où il vit et travaille)
- Jacqueline Salmon (Lyon, 1943 - vit et travaille à Paris)
- Kishin Shinoyama (Tokyo, 1940 où il vit et travaille)
- Emmanuel Sougez (Bordeaux, 1889 - Paris, 1972)
- Lenni Van Dinther (Valkenswaard, Pays-Bas, 1953 - vit et travaille dans le Gard)
- Agnès Varda (Sète, 1928 - vit et travaille à Paris)
- Eric Vedel (Arles, 1950 où il vit et travaille)
- André Vigneau (Bordeaux, 1892 - Paris, 1968)
- André Villers (Beaucourt, Territoire de Belfort, 1930 - vit à Mougins)
- Nikola Vuco (Belgrade, 1902-2000)
- Edward Weston (Highland Park, Illinois, 1886 - Wildcart Hill, Californie, 1958)
- Cuchi White (Cleveland, 1930 - vit à Paris)
- Ton Zwerver (Amsterdam, 1951 où il vit et travaille)

## La chambre d'écoute

Un département d'art sonore a vu le jour au sein du Musée Réattu en mars 2007, à l'initiative de Michèle Moutashar, directrice du musée et de Marc Jacquin, directeur de Phonurgia Nova. Premier du genre en France installé dans un Musée des beaux-arts, il a pour ambition de traiter les approches plasticiennes et radiophoniques du sonore sur un pied d'égalité avec la photographie, la peinture ou la sculpture.

La « Chambre d'écoute » vient matérialiser cette ambition en dotant le musée d'une salle permanente dédiée aux « sculpteurs de sons ». Logée au second étage du bâtiment, dans un vibrant face à face avec le Rhône, elle est comme une bulle posée sur l'eau. C'est un cocon à l'acoustique ouatée. Littéralement, une chambre d'écho : un espace de rêverie qui invite à larguer les amarres visuelles. Ici point d'images imposées, il suffit de se laisser guider par les sons, de s'en rassasier pour construire dans sa tête les tableaux multiples qu'ils suggèrent. L'auditeur est enveloppé par le son. L'oreille se substitue au toucher et à la vue pour saisir le réel.

### GEOPHONIES

La programmation pour l'exposition de Christian Lacroix est centrée sur le thème du « paysage », et réunit cinq artistes internationaux qui se sont penchés, avec une oreille imaginative, sur les variations et miroitements acoustiques d'espaces réels ou fantasmés. Chaque œuvre s'offre comme une sculpture de sons que l'auditeur-spectateur est invité à traverser, faisant l'expérience d'une situation concrète en trois dimensions.

La gamme d'ondes est large... de la peinture d'un univers réel en constant mouvement (le port de Sydney saisi par Sherry Delys et Russel Stapleton), à celle d'un paysage fantastique tissé de sons réels (*Cratère* de Hanna Hartman), à la saisie de subtiles variations du bruit de fond de Berlin (*Berlin Backyards* de Gilles Aubry).

### Les œuvres

#### Gilles Aubry (Suisse) - *Berlin Backyards* - 45'12" (2007)

Cette pièce qui a été remarquée par le jury du Prix Phonurgia Nova 2007 est basée sur une série d'enregistrements "sur le motif" réalisés dans des cours intérieures berlinoises. "Dans le tissu urbain de la nouvelle capitale, ces cours sont intéressantes, par le fait qu'elles créent des espaces transitoires entre des territoires publics et privés. Tout autant maisons sans toit que rues fermées, elles sont le lieu d'expression des différentes relations de voisinage dont la nature comporte souvent une dimension de surveillance réciproque au nom de la sécurité commune. Acoustiquement, ces cours fonctionnent comme des caisses de résonances pour tous les sons présents. La pièce préserve la qualité et la définition des enregistrements originaux, et travaille par superposition de couches sonores qui s'ajoutent les unes aux autres révélant peu à peu l'espace capté. *Berlin Backyards* se focalise sur les micro-variations de l'environnement."

Né en 1973 en Suisse, vivant à Berlin, Gilles Aubry utilise l'enregistrement, l'improvisation et les techniques génératives pour créer des environnements sonores à la limite de la sculpture et de l'abstraction musicale. Certaines de ses pièces sont éditées par les labels Creative Sources, Cronica Electronica, Schraum, Sound Implant et radiodiffusées par la Radio Suisse Romande, resonancefm (Londres), Radio Zero (Lisbonne), Giant Ear (New-York) et Radio Inkorrekt (Berlin).

#### Andréas Bick (Allemagne) - *Windscape* - 33 min. (Deutschlandradio Kultur – Klangkunst, 2003)

Le vent est le maître de ce tableau. Conçue comme une grande spirale, l'œuvre joue du contraste de sons très fins et de mouvements lourds et sourds. Les premiers sont minutieux, concentrés : ils incarnent le geste humain à l'abri. Les seconds expriment la rage du vent déchaîné. Ici, pas de rêve, mais un contraste brutal. On se bat. Une corde claque, une tôle tremble, le vent hulule. Protégé, l'homme travaille. Chaque monde a son rythme. Le temps est dessiné par cette opposition, par cette attente de l'un à l'autre, entre le monstre qui rugit furieux et la précision patiente qui lui répond.

Andréas Bick est né en 1964 à Marl en Basse-Saxe et vit à Berlin depuis 1983. D'abord musicien de rock autodidacte, connu de la scène underground Berlinoise et ingénieur du son, il est depuis 1996 auteur de musiques de films et de pièces d'art audio. *Dripping* a obtenu le Prix d'art acoustique 2001 de la WDR, West Deutsche Rundfunk Cologne. *Windscape* a obtenu le prix Karl Sczuka. Les créations sonores d'Andréas Bick sont fondées sur une intime observation de la nature et sur la recherche des qualités musicales inhérentes aux processus naturels qu'il observe à l'occasion de ses voyages. Ses compositions s'attachent à la découverte de ces phénomènes plus qu'à l'invention. Son travail sonore est concentré sur un matériau strictement défini : propriétés acoustiques des gouttes d'eau, du vent, de la glace, ou d'autres matériaux. Toutes ces sources ont en commun un potentiel particulier à générer des sons fascinants à la limite du silence. Les capturer exige des efforts techniques difficilement imaginables aussi on peut dire que beaucoup d'entre eux n'ont jamais été réellement entendus avant d'entrer dans ses compositions. Dans d'autres travaux, Andreas Bick s'est intéressé aux propriétés acoustiques et émotionnelle de la peau humaine (*Der Klang der Haut*), aux formes sonores créées par la glace (*Ice patterns*) et à des sons évoluant sur de longues périodes de temps (*Tagesringe*).

Remerciements : Dr. Götz Naleppa Deutschlandradio Kultur Hörspiel / Klangkunst

#### Armeno Alberts et Phons Baks (Hollande) - *Chant du Cygne sur le Westerschelde* - 25 min. (VPRO, 2003)

Cette pièce acoustique, qui a reçu le Prix Phonurgia Nova 2003, est basée sur des sons de quatre ferry-boats qui circulaient entre deux régions des Pays-Bas séparées par les eaux du Westerschelde. Le 15 mars 2003, un tunnel autoroutier a été ouvert et, la veille, les ferries ont fait leur dernière traversée. La pièce a été sélectionnée pour la richesse de l'univers sonore, celui des puissants moteurs qui font vibrer le bateau tout entier, qui pouvait encourager l'auditeur dans une écoute pour le seul pouvoir évocateur des sons.

Armeno Alberts est compositeur et producteur de pièces radiophoniques, d'installations et de sculptures sonores. Phons Baks est « sonologue » et se consacre à l'histoire sonore des Pays-Bas.

**Hanna Hartman (Suède) - *Cratère* - 26'54'' (Deutschlandradio Kultur – Klangkunst, 2003)**

Ce cratère est un *soundscape*, une peinture sonore au bord d'une marmite géante, un paysage en ébullition. Eruptions, geysers, sons puissants et silence de l'attente retenue, une belle fresque sur une large gamme de sonorités. Les enregistrements qui ont servi à cette composition ont été pris lors de l'éruption de l'Etna en 2002 et au pied des geysers d'Islande.

Hanna Hartman est née à Uppsala en 1961. Elle vit à Berlin depuis l'an 2000. Elle a fait ses études à l'Ecole Nationale d'Art dramatique Dramatiska Institutet de 1989 à 1991. En 1992 elle a étudié au studio EMS (site pionnier de la musique électronique à Stockholm). Depuis 1991 elle est artiste indépendante et reçoit des commandes des radios publiques Suédoise, Danoise et Allemandes. En 1998 elle a reçu le Prix Europa et en 2000 le Prix Karl-Sczuka.

*Remerciements : Dr. Götz Naleppa Deutschlandradio Kultur Hörspiel / Klangkunst*

**Sherre Delys et Russel Stapleton (Australie) - *Containers* - 15'25 (ABC Sydney, 2001)**

"Avec le son, nous avons voulu peindre l'ailleurs". L'œuvre, produite par la radio publique ABC, primée à Arles en 2001, est un paysage composé d'enregistrements de la baie de Sydney et de l'entrepôt maritime de Port Botany en Australie, pris au cours d'une journée de l'an 2000. Des sons lourds retentissent de toute part, tandis que les bateaux s'élancent vers le large. L'œuvre frappe par son approche extrêmement nuancée des « couleurs du son ».

Sherre Delys est née en 1958 aux Etats-Unis et vit en Australie. Elle est responsable du programme expérimental de la chaîne publique ABC. Russel Stapleton est ingénieur du son, producteur de radio et compositeur. Il travaille au département d'art audio de ABC.

**Ordre de passage des œuvres**

mai/juin : *Chant du Cygne sur le Westerschelde* / Armeno Alberts et Phons Bakx

juillet : *Cratère* / Hanna Hartman

août : *Windscape* / Andreas Bick

septembre : *Berlin Backyards* / Gilles Aubry

octobre : *Containers* / Sherre Delys et Russel Stapleton

(sous réserve)

# Christian Lacroix, biographie

Christian Lacroix est né à Arles le 16 mai 1951 sous le signe très symbolique du Taureau.

Son enfance se passe entre les plages de Camargue et les pinèdes des Alpilles, les ruines gallo-romaines et celles des bombardements de 1944, la tauromachie et les festivals de théâtre ou d'opéra, les traditions provençales et celles des gitans, les tableaux des musées et les livres des greniers. Son adolescence voit naître une passion pour l'Angleterre d'Oscar Wilde et des Beatles, Barcelone et Venise. Il étudie alors l'histoire de l'Art à la faculté des Lettres de Montpellier puis à Paris en 1973 à la Sorbonne et à l'École du Louvre, se destinant alors à être conservateur de Musée.

Quelques rencontres déterminantes lui font prendre un autre chemin : Françoise, qui va devenir sa femme, lui fait découvrir Paris et l'encourage à dessiner ; Jean-Jacques Picart, attaché de presse et conseiller pour divers créateurs et maisons de luxe, le fait entrer chez Hermès en 1978, puis chez Guy Paulin en 1980.

En 1981, il intègre la Maison Jean Patou, où il relève le défi de la Haute Couture, que l'on disait moribonde et où il parvient à redonner, saison après saison, les couleurs, l'extravagance et la luxuriance qui seront celles des années 80. Ce travail est consacré en 1986 par un premier Dé d'Or, puis par l'Award du créateur étranger le plus influent, décerné par le CFDA à New York en janvier 1987.

En 1987, Christian Lacroix rencontre Bernard Arnault qui fonde la Maison de Couture qui portera son nom dans l'hôtel particulier du 73 rue du Faubourg Saint Honoré. La première collection, en juillet 1987, oppose un retour excentrique au minimalisme alors en vigueur. La seconde collection, en janvier 1988, obtiendra un Dé d'Or.

En Octobre 2002, à l'occasion de la présentation des collections printemps-été 2003 et des 15 ans de la maison de Couture, Christian Lacroix reçoit l'insigne de Chevalier de la Légion d'Honneur, remis par Monsieur Bernard Arnault, Président de LVMH.

2002 : nomination de Christian Lacroix comme Directeur Artistique de la maison florentine EMILIO PUCCI (octobre 2002 à octobre 2005).

La Maison Christian Lacroix compte aujourd'hui près de 52 points de vente en nom propre ou en corners à l'enseigne, et vend ses produits dans plus de 1 000 points de vente à travers le monde.

# Le Musée Réattu

## Un site magnétique, des bâtiments historiques

### Un lieu orienté

Aussi loin que l'on remonte dans le courant de son histoire, l'édifice devenu un jour le Musée Réattu apparaît indissolublement lié à une géographie singulière.

S'il partage avec tous les autres riverains sa situation en bordure d'un fleuve majeur, à l'origine du fondement historique et économique de la Ville, et dont l'ampleur, si près de son embouchure, est saisissante, il se signale d'emblée par le point précis qu'il s'y est choisi, exactement au centre de la courbe que dessine soudain le Rhône avant de filer droit vers la mer : un vis-à-vis unique, que vient parfaire l'orientation du bâtiment, posé clairement de biais, face au courant.

C'est donc le tracé du fleuve, ici en forme d'anse, qui aura d'emblée donné au Palais de l'Ordre de Malte cette figure de navire à l'ancre qui se ressent si fort de l'intérieur de l'édifice.

L'orientation affirmée vers le nord ne fait qu'aiguiser la dimension d'un paysage dont tous les ingrédients — l'eau, le ciel, la pierre — ont en commun une densité excessive : cette acuité de lumière, ce surcroît de minéralité, emblématiques d'Arles, que se charge sans retenue d'exalter la violence du mistral, qui trouve toujours là son maximum de puissance. On ne saurait trop insister sur l'extraordinaire compagnonnage qu'instaure avec les lieux la présence extrême du vent, dévalant le lit du fleuve et donnant tout son souffle à l'édifice.

On s'aperçoit, en examinant un plan de la ville, et notamment son tracé antique, de la particularité du point qu'occupe le bâtiment. Le *cardo* (l'actuelle rue de l'Hôtel de Ville) y désigne l'axe principal, nord/sud, tout comme le Rhône avant sa courbe : les deux en perspective. C'est sur cette ligne idéale, au point exact de leur rencontre, que vient s'inscrire le rectangle du Grand-Prieuré...

C'est cette position "magnétique", au centre de nombreux croisements, porteuse de multiples vibrations — que perçoivent beaucoup de visiteurs et auxquels les artistes se montrent particulièrement sensibles — qui semble avoir largement contribué à la destinée des lieux : une donnée "invisible", mais tout à fait essentielle.

### Une double identité

Spirituelle et combattante avec l'Ordre de Malte dont il fut, du milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la Révolution, le Grand-Prieuré du plus important de ses territoires, la langue de Provence ; artistique et visionnaire avec JACQUES RÉATTU qui l'acheta pour y vivre et y peindre : l'identité des lieux s'est construite avec les missions et les rêves de ses hôtes successifs : des moines-soldats et un artiste.

Par un étrange parallélisme, le palais des bords du Rhône aura été, pour les premiers comme pour leur successeur, à la fois un refuge, un repli — dans une bâtisse aux allures de forteresse, ourlée de l'intérieur comme une coquille — et l'instrument d'un idéal.

Dans ce qui garde par ailleurs les proportions mesurées d'une maison, l'espace nous apparaît aujourd'hui porté par le croisement des hauts lieux qui ont accompagné les deux moments d'une histoire : d'un côté, la chapelle, cœur d'une vie spirituelle, avec bien plus haut la précieuse salle des archives, où se sédimentait la mémoire de l'Ordre ; de l'autre, en conversation permanente avec la ligne de flottaison du paysage, le grand atelier que s'était donné le peintre.

En prenant feu pour le magnifique édifice, dont il acheta en 1796, en même temps que la tour de l'Abbaye de Montmajour, l'ensemble des bâtiments Est, l'artiste le dédiait définitivement à la création ; mais à l'intérieur d'une partition aux périodes inégales — plus de deux siècles pour les Grands Maîtres, guère plus de 30 ans pour Réattu, mort en 1833 —, un moment vibre, plus qu'un autre, celui où le peintre, porté par le désir que lui inspirent les lieux, rêve d'y accueillir en résidence des artistes (c'est aux Parisiens qu'il pense en particulier), pour leur offrir la lumière et la sérénité de son paysage ; en somme, soixante ans avant l'heure, l'idée-même du fameux "Atelier du Midi"...

Réattu mettra vingt-six ans à acheter, lot par lot, le reste des bâtiments de l'ancien Grand-Prieuré. Son projet ne se concrétisera pas davantage que celui — étrangement semblable et tout aussi lié à l'intensité d'une lumière — qui amènera plus tard Vincent Van Gogh à Arles.

Mais c'est de cette idée-là, née du génie des lieux et reflétée par le regard d'un artiste, que le musée a hérité avec toute l'œuvre du peintre.

## Les collections

Lié dès l'origine à l'œuvre et à la passion d'un peintre habité par sa ville, le Musée Réattu doit tout le reste de son histoire et de ses collections aux rencontres successives, et merveilleusement fertiles, avec d'autres artistes.

S'il est évident que l'institution sera, avec la ville toute entière, dramatiquement aveugle au séjour de Van Gogh, qui y réalise en quatorze mois sa période la plus flamboyante, c'est après la guerre que se renoue et se réinvente le dialogue, depuis ininterrompu, avec le regard des artistes.

L'engagement des conservateurs du côté de l'art contemporain — avec Jacques Latour qui invite Ossip Zadkine en 1953, et Jean-Maurice Rouquette, qui réalise une exposition Nicolas de Staël l'année même de la disparition du peintre, puis fait appel à Picasso en 1957 — fut à cet égard aussi remarquable, dans le contexte d'une petite ville de province au tournant des années 50, que déterminant pour l'avenir du musée.

### LE MIRACLE DES DONATIONS

#### La collection photographique

A la suite de ces premiers chapitres — où la sculpture, avec OSSIP ZADKINE mais aussi GERMAINE RICHIER, tient une place importante —, c'est la passion d'un autre artiste, arlésien lui aussi, photographe cette fois, qui entraîne l'institution vers une nouvelle aventure, inédite, lumineuse s'il en est...

Sur l'exemple des collections qui se montent alors aux Etats-Unis, LUCIEN CLERGUE, qui a déjà en tête la création d'un festival de la photographie et prend conscience de l'importance de lui donner en amont une assise patrimoniale, propose à Jean-Maurice Rouquette la création d'un tout nouveau département : en 1965, le musée devient ainsi le premier en France à commencer, quasiment sans moyens, une collection photographique, à laquelle vont contribuer avec une générosité inouïe des dizaines de photographes ou de collectionneurs.

Cette année-là, sur les cahiers d'inventaire, s'inscrivent les noms d'ANSEL ADAMS, CECIL BEATON, BRASSAI, DENIS BRIHAT, JEAN DIEUZAIDE, ROBERT DOISNEAU, LUCIEN HERVÉ, IZIS, WILLIAM KLEIN, DORA MAAR, MAN RAY, EMMANUEL SOUGEZ, JEAN-PIERRE SUDRE, ANDRÉ VIGNEAU, EDWARD WESTON, pour n'en citer que quelques-uns. Aux côtés des photographes donateurs, deux collectionneurs donnent à cette moisson quelques-uns de ses incunables : la journaliste Hélène Cingria, avec un ensemble important d'œuvres des années 30, et Jérôme Hill, cinéaste, poète et peintre américain, auquel nous devons le don de trente-six œuvres phares d'Edward Weston.

Les Rencontres Internationales de la Photographie, nées cinq plus tard, qui verront notamment Ansel Adams faire pour Arles en 1974 son premier voyage en Europe, deviendront la ressource principale de la collection (qui compte aujourd'hui plus de 4.500 images) grâce à l'apport, surtout jusqu'au milieu des années 80, des grands maîtres de passage : dons extraordinaires, renouvelés chaque été, mais aussi clés de lecture pour le fondement d'une politique. C'est ainsi à travers les œuvres réalisées par l'un de ces hôtes de juillet, Jerry Uelsmann, directeur d'un stage mémorable sur le photo-montage, que s'est vraiment révélé ce qu'était l'inspiration profonde de la collection et l'un de ses axes fondamentaux.

#### Picasso et Arles

Une première exposition, organisée au musée par Jean-Maurice Rouquette en 1957, avait contribué à réactiver les liens que l'artiste avait toujours entretenus avec Arles, liens d'autant plus profonds que s'y croisaient sa passion d'Andalou pour la corrida, et plus essentielle encore, la présence de Vincent Van Gogh, brûlé à sa peinture, la plus obsédante de ses figures tutélaires.

C'est d'ailleurs l'année suivante, à Vauvenargues, que Picasso entreprendra la série des huit portraits de Jacqueline en Arlésienne, écho amplifié des Arlésiennes réalisées en 1912, puis à nouveau en 1937, avec cette fois Lee Miller comme modèle, qui, pas plus que Jacqueline, n'a à aucun moment revêtu le costume, mais puise aux jaunes virés des portraits de Madame Ginoux.

C'est en 1971, deux ans avant sa mort, que Picasso scelle cet attachement, en offrant au musée un ensemble soigneusement choisi de cinquante sept dessins, tout juste éclos, très représentatifs des longues séries qu'il réalise à cette époque, marqués par une extraordinaire fièvre picturale : une sorte de journal du peintre, "écrit" pour ainsi dire à main levée, à la craie, au feutre, à l'encre..., et où trois thèmes se conjuguent, en d'innombrables variations : l'Arlequin, le Peintre et son modèle, et surtout la haute figure du Mousquetaire, moitié hidalgo / moitié matador, fascinant autoportrait final.

L'étude de cette série de dessins révélera ensuite qu'au-delà du souvenir de Rembrandt, de Velasquez ou du Greco, qu'aimante comme on le sait le thème du Mousquetaire, Picasso avait à ce moment invité dans son théâtre aussi bien les échos de la grande fête gitane vécue à Arles que le maintien sévère des Chevaliers de Malte.

Un don "historique" à plus d'un titre, qui redonnait une nouvelle vie aux collections ainsi qu'une nouvelle place au dessin, déjà si présent dans l'œuvre de Réattu, et qui devait se révéler un ferment des plus actifs.

## L'humus des collections : patrimoine et modernité

Les expositions monographiques (CÉSAR, ARMAN...) organisées au Cloître Saint-Trophime au début des années 70 ont d'abord traduit la place grandissante de la sculpture dans les collections. Mais c'est bien dans les fabuleux volumes de vide des salles romanes que s'est par la suite enracinée l'idée d'une collection cultivée sur place, avec des œuvres pensées pour des lieux, déjà naturellement dédiés à la sculpture.

L'exposition TONI GRAND, organisée en 1980 par Michèle Moutashar, exclusivement composée de pièces réalisées pour le Cloître — dont la série des fameux "Paquets de Saint-Trophime" entrés ensuite dans les collections nationales — et produites par le musée, a constitué pour l'institution un moment fondateur, aussi bien d'une relation particulière à la sculpture, que d'un discours sur la modernité où les colonnes du théâtre antique prendraient leur part.

Dans une ville classée au Patrimoine mondial de l'Unesco, le Musée des Beaux-Arts s'est ainsi défini comme outil d'interprétation et de résonance d'un ensemble monumental dont la dimension légendaire ne demandait qu'à être revisitée. Les invitations régulières à des sculpteurs reconnus ou à découvrir, conviés à un tête-à-tête inédit avec des lieux exigeants, ont permis d'associer à nouveau le nom d'Arles à la production de la création contemporaine, et dans un domaine qui n'était pas, et n'est toujours pas, du moins en France, le plus pourvu.

Mais par delà la mise en œuvre d'un formidable levier d'imaginaire, productive d'une collection singulière, se dessinait dans le même temps l'idée de faire du registre même de l'architecture le vecteur d'une investigation des territoires de l'art moderne et contemporain.

Confrontée aux axes principaux des collections du musée, cette clé de lecture en a favorisé l'approche transversale et pluridisciplinaire, partant de ce véritable laboratoire que devenait le Cloître version sculpture pour en venir à inclure et questionner le médium photographique.

Faire de la problématique de l'espace l'enjeu d'une collection, dans une ville surdéterminée par le minéral et le monumental, et où le patrimoine peut toujours courir le risque d'une "pasteurisation", c'est réinscrire cette collection dans de multiples va-et-vient : à l'intérieur, par la mise en jeu des différentes institutions (le Service du Patrimoine et le Musée de l'Arles et de la Provence Antique), à l'extérieur, par les rencontres renouvelées entre art et vie quotidienne.

C'est ainsi que le musée, poursuivant la trajectoire qui conduit du monument à la sculpture et de la sculpture à l'espace intime et l'architecture du corps, a récemment commencé une collection de sièges, choisissant de n'acquérir que des prototypes, où l'idée est dans son plein jaillissement.

Elaborée pendant longtemps de manière largement empirique, cette démarche est au cœur du projet de développement du musée, dont l'objectif profond est de la mettre en lumière et d'en faire jouer pleinement l'interactivité.

Une part importante de la vie de l'institution, vue comme un « laboratoire », tourne autour des artistes et de leur œuvre en cours, dont le musée se fait à la fois le partenaire et le passeur.

## La pratique de la commande

Conscient de l'aura particulière de la Ville et de son étrange pouvoir d'aimantation dans plusieurs registres — artistique et littéraire en particulier —, à l'écoute des dynamiques engagées par d'autres structures — comme les Rencontres Internationales de la Photographie —, retrouvant le projet autrefois imaginé par Réattu à partir d'un lieu exceptionnel, le musée a, dès les années 80, régulièrement pratiqué l'exercice de la commande, notamment à travers la programmation des expositions temporaires, en liant étroitement celles-ci à la construction des collections, notamment dans le domaine de la sculpture. Au terme d'une prise en charge complète de la production des œuvres réalisées dans ce cadre, il était convenu avec l'artiste que l'une des pièces demeurerait dans les collections du musée, contribuant à écrire au fil du temps une histoire contemporaine de la ville.

Concernant le médium photographique, où l'objectif était plutôt la constitution de séries significatives d'une recherche, l'exposition n'est cette fois qu'un élément du dispositif ; à chaque fois, c'est la totalité de la production du photographe invité qui est entrée dans les collections du musée, par strates superposées, dont la cohérence tient là encore à la grille qui préside au choix des auteurs, toujours situés entre philosophie, architecture et photographie.

Les diptyques réalisés ces dernières années par JACQUELINE SALMON, associant les Cryptoportiques aux mouvements du ciel au-dessus du Rhône (La raison de l'ombre et des nuages), ou les séries de YANNIG HEDEL sur l'Obélisque d'Arles figurent ainsi parmi les séquences les plus vibrantes de la collection.

Cette pratique de la commande s'est parfois effectuée en étroite collaboration avec les collections nationales, comme en 1989 avec ALAIN FLEISCHER et JOCHEN GERZ, pour qui la Ville et l'Etat ont passé commande ensemble, ou tout récemment (2003) avec CORINNE MERCADIER : les œuvres de sa *Suite d'Arles* ont répondu à une commande publique initialement proposée par le Musée Réattu, où elles ont été ensuite mises en dépôt par le Fonds National d'Art contemporain.

C'est peu de dire que le Grand-Prieuré lui-même, bâtisse merveilleuse, joue pleinement son rôle dans cette partie du programme. En 2001, l'invitation faite à MAX CHARVOLEN, dont le travail pictural prend appui sur l'architecture, associant moulage et peinture, dessin et volume, a vérifié la propension du lieu à secréter ses propres collections. L'une des deux œuvres monumentales réalisées par l'artiste est littéralement issue du puits Renaissance de la cour, secret ombilic des lieux.

## **Le Département d'Art Sonore**

Avec la création en 2007 d'un Département d'Art Sonore, le premier là encore dans un musée des Beaux-Arts, l'établissement — en collaboration avec Phonurgia Nova et son directeur Marc Jacquin — réactive son attachement à explorer de nouveaux territoires.

### *L'idée, en deux mots...*

Conserver et valoriser cette forme de création artistique originale qu'est la création sonore et radiophonique, très peu présente pour l'instant, au sein des "grands" musées, du fait du retard que notre pays accuse par comparaison avec les pays anglo-saxons.

### *Le contexte*

Le son accède maintenant au rang des Beaux-Arts, comme en son temps la photo ou la vidéo. Le phénomène n'est pas nouveau (John Cage, Varèse ou Pierre Schaeffer ont chacun dans leur genre déconstruit l'écoute depuis le milieu du XX<sup>ème</sup> siècle), mais depuis 15 ans il a gagné le monde des arts plastiques et fait son entrée dans les écoles d'art.

Pourtant, c'est une réalité contemporaine relativement peu prise en compte par les institutions (Musées des Beaux-Arts, Frac, Cac, etc...), si l'on excepte quelques grandes expositions récentes du Centre Pompidou.

### *Une double opportunité pour Arles*

Le projet coïncide avec la volonté locale de renforcer le rayonnement du Musée Réattu, au moment où s'impose l'idée de son extension, et où s'ouvre un nouveau chapitre de son histoire, en lui permettant de se positionner — en avance sur d'autres — dans un domaine où la réponse institutionnelle est jugée insuffisante.

Il valorise une spécificité Arlésienne cultivée depuis 20 ans, bien qu'insuffisamment connue localement du fait d'une « concurrence » budgétaire, mais aussi, consécutivement, médiatique, avec les événements qui se rattachent à la « photographie » : la présence chaque année de « tailleurs de son » venant de toute l'Europe pour approfondir leur art autour de maîtres du genre.

Il s'inscrit pour le Musée dans la continuité d'une politique de croisement des expressions et apporterait une nouvelle dimension à la poétique des correspondances qui constitue sa trame philosophique.

Il est susceptible de renouveler le regard et la curiosité que les arlésiens lui portent et d'y attirer un public nouveau, en phase avec les cultures sonores et électroniques contemporaines.

## Un projet de sauvegarde et de développement

Les bâtiments, classés Monuments historiques, qui constituent le musée Réattu nécessitent des travaux de sauvegarde de grande ampleur. Cette opération de rénovation s'intègre dans le cadre d'un ambitieux projet muséographique comprenant une extension d'architecture contemporaine, destinée à retrouver l'entrée du côté du fleuve et à doter l'établissement d'espaces d'accueil et de présentation, notamment pour son exceptionnelle collection photographique : un projet structurant dans un lieu stratégique sur le plan de l'économie touristique.

L'ensemble de l'opération est évalué à 30 millions d'euros, sur une durée de dix ans.

### Une extension, cœur du projet de développement du musée

L'idée d'une extension aux bâtiments existants s'est manifestée il y a déjà plusieurs années, devenant même un sujet de réflexion pour des étudiants de l'école d'architecture de Versailles, dont l'un d'eux allait en faire en 2002 son sujet de diplôme.

Sa raison d'être, complémentaire de la réhabilitation de la "maison-mère" (le Grand-Prieuré), opère sur plusieurs registres :

- Une approche dynamique de l'espace urbain,

où se conjuguent des notions d'orientation, de société, et d'urbanisme de tout un quartier.

- La pertinence d'une création architecturale d'envergure

en accord avec la dimension d'une ville de patrimoine mondial sur le plan de l'architecture d'une part, et, de l'autre, l'esprit des collections et leur dominante contemporaine

- Un enjeu économique

lié au développement du tourisme fluvial

- La création d'espaces nécessaires au développement des publics.

### La réorientation du bâtiment

Moteur du projet, elle s'appuie sur un fondement historique (restitution de l'accès originel) et répond à la mise en scène du fleuve comme élément fondateur du site.

Elle donne à l'institution sa visibilité et sa lisibilité comme lieu d'accueil et de transmission.

Elle est le ressort d'une nouvelle appréhension du quartier, toujours un peu coincé entre les quais et le centre, et permet de soutenir une nouvelle relation de la ville à son fleuve.

A tous les niveaux, elle est en cohérence avec l'ensemble du projet urbain de la ville, particulièrement avec la mise en valeur de l'axe nord-sud et la réhabilitation des quais.

### La dimension d'un projet urbain

Situé au cœur d'un quartier de 8.000 habitants, à l'arrivée des gares (S.N.C.F. et routière, place Lamartine), à proximité de grands établissements publics et commerciaux, le futur musée, en s'articulant sur un dispositif de trois unités — (extension / Grand-Prieuré / Sainte-Luce, dont la dynamique spatiale suit le sens du courant — sera à même de jouer un rôle majeur de revitalisation, à portée économique, culturelle et sociale.

L'établissement est ainsi vu comme zone d'échanges, qui concerne aussi bien ses contenus que la qualité de la vie urbaine.

### Une création architecturale

Sa position géographique stratégique, en figure de proue, confère naturellement à cette future extension une force symbolique. L'enjeu est bien, dans une ville fortement marquée par une architecture légendaire, de la doter d'un bâtiment très contemporain qui marque un nouveau chapitre de l'histoire d'Arles.

Mais la question essentielle du concours à mettre en œuvre tient à la capacité du maître d'œuvre à prendre en compte l'exceptionnelle dimension du paysage et de son incarnation dans des collections.

### **L'enjeu économique**

Ce projet se construit également sur les enjeux économiques liés au fleuve.

Le développement exponentiel du tourisme fluvial — dont les chiffres actuels se situent autour de 50.000 passagers par an, avec une majorité d'étrangers et notamment de touristes des pays du nord de l'Europe, souvent mieux formés au langage de la modernité — contribue à en faire l'un des grands projets structurants.

L'aménagement de la rive nord, avec le traitement des quais et la création de débarcadères, contribuera en effet à faire émerger, d'est en ouest, un espace continu d'une très grande densité culturelle, dont les différentes stations, que forment successivement Actes Sud / Le Méjan (Editions et cinémas), l'Eglise des Dominicains (expositions), Le Grenier à sel (théâtre), et enfin le Musée de l'Arles et de la Provence Antiques.

Il est à noter que ce parcours commence et se termine par une institution muséale, qui plus est dans une magnifique symétrie inversée : des collections antiques dans un bâtiment contemporain (Musée Départemental de l'Arles Antique) et des œuvres modernes et contemporaines dans un édifice Renaissance. C'est tout naturellement que pourrait s'organiser, dans cette lecture continue et transversale, une liaison bateau (façon vaporetto) entre ces deux extrémités.

### **De nouveaux espaces et une vitrine**

Les paramètres du bâtiment historique rendent peu probables l'implantation des espaces nécessaires au développement de l'institution.

Les salles d'expositions temporaires, qui font actuellement défaut, les différents espaces d'accueil, une librairie/boutique vivante, le café, et le déploiement de certaines parties des collections pourront ainsi trouver leur place dans l'extension, en bénéficiant d'une grande visibilité maximum.

## Les partenaires

### L'exposition Musée Réattu/Christian Lacroix

a été organisée par la ville d'Arles avec le soutien de :

Direction régionale des affaires culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur

Conseil Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur

Conseil Général des Bouches-du-Rhône

Elle a bénéficié du mécénat de :

Compagnie Nationale du Rhône

Société des eaux de Marseille et Société des Eaux d'Arles

NGE

Jalmat

Et du partenariat de :

I Guzzini

EGE

Larson Juhl

Siarep

Le musée Réattu est soutenu dans ses actions par :

L'Association des Amis et Partenaires du musée Réattu  
"Avec le Rhône en vis-à-vis"

et le LIONS Club Paradou Les Alpilles





La Compagnie Nationale du Rhône, partenaire *officiel* de l'exposition Christian Lacroix au Musée Réattu.

Fondement de leur histoire respective et lien puissant de leur relation commune, le Rhône réunit à nouveau la Ville d'Arles et la Compagnie Nationale du Rhône autour, cette fois, de l'exposition Christian Lacroix au Musée Réattu du 18 mai au 31 octobre 2008.

En parrainant cet événement, dans un décor hautement symbolique surplombant et le Fleuve et l'Histoire, la CNR entend rendre hommage à l'enfant du Pays et célébrer, avec l'artiste, cette dialectique savante où passé et modernité se regardent et se répondent pour mieux résonner.

La Compagnie Nationale du Rhône, concessionnaire du Rhône depuis 1934, aménage et exploite le fleuve avec pour missions solidaires, la production d'électricité, le développement de la navigation, l'irrigation et autres usages agricoles. Depuis son origine et par la nature de ses activités, elle s'implique avec et pour la Communauté dans le développement et le rayonnement de la Vallée.

2<sup>ème</sup> producteur français d'électricité (1/4 de la production nationale), la CNR assoie son « modèle Rhône » sur une stratégie de développement durable conjuguant programme industriel ambitieux et fonctions d'intérêt collectif concrétisées par des Plans de Missions d'Intérêt Général. Elle est le principal contributeur du Plan Rhône 2007-2013 auquel elle participe à hauteur de 185 millions d'euros.

Pôle d'excellence hydraulique du Groupe SUEZ en France, elle possède et exploite 19 centrales hydroélectriques et produit une énergie certifiée 100 % d'origine renouvelable. La CNR poursuit une politique de diversification de ses sources de production : éoliennes, petites centrales hydroélectriques, photovoltaïque et biomasse.

La réalisation d'écluses sur le Rhône lui a permis d'aménager 330 kilomètres de voie navigable reliant Lyon à la Méditerranée qu'elle a maillé de sites industriels et portuaires, haltes nautiques, zones de loisirs et ports de plaisance.

La CNR fournit par ailleurs des prestations en ingénierie fluviale pour des clients en France et dans une vingtaine de pays. Sa compétence et son expertise s'affirment comme une référence.

[www.cnr.tm.fr](http://www.cnr.tm.fr)

Contact presse :

Eva Mompied

Tel : 04 72 00 69 48

e.mompied@cnr.tm.fr



Groupe des Eaux de Marseille  
Compétences et savoir-faire sur le Cycle de l'eau

Depuis plus de 60 ans, le Groupe des Eaux de Marseille développe ses compétences dans les domaines de l'adduction, de la production et de la distribution d'eau potable à plus d'un million d'habitants.

Implanté en Provence et dans les pays du bassin méditerranéen, le Groupe fédère 18 sociétés, dont deux à l'étranger, qui développent leur savoir-faire sur toute la chaîne des métiers de l'environnement.

Riche de son savoir-faire et de sa maîtrise technique le Groupe, au travers de la Société des Eaux de Marseille, la Société des Eaux d'Arles et la Société Provençale des Eaux, alimente en eau potable 70 communes et plus d'un million et demi de consommateurs.

Du captage de l'eau dans la Durance et le Verdon, au retour en milieu naturel, le Groupe des Eaux gère entièrement les étapes du parcours de l'eau.

Ses compétences techniques lui ont permis récemment d'exploiter Géolide, le nouveau complexe des eaux usées de Marseille qui constituera une référence européenne dans le domaine de l'assainissement.

Le Groupe des Eaux de Marseille assure une sécurité optimale à ses consommateurs, puisqu'il est l'un des rares groupes à avoir des réserves approchant les deux semaines ainsi qu'une qualité d'eau excellente dû à un contrôle permanent de l'eau, et plus de 60 000 analyses par an. Ce qui fait que l'eau de Marseille, a été élu « meilleure eau de France ».

En chiffres	
▪ Communes affermees	70
▪ Population desservie	1 137 000 habitants
▪ Longueur du réseau	6 300 km
▪ Volumes distribués	158 millions de m <sup>2</sup> par an

Engagement Citoyen du  
Groupe des Eaux de Marseille

Le Groupe des Eaux de Marseille assure la gestion des services de l'eau et de l'assainissement de plus de 70 communes provençales et a étendu son activité à l'hygiène publique ainsi qu'au confort urbain.

Le Groupe ne se limite pas seulement à ces activités, et a choisi de réellement s'engager pour la citoyenneté.

Qu'il s'agisse d'écologie, d'événements culturels, sportifs ou relevant du domaine patrimonial, le Groupe des Eaux prend son rôle de « citoyen » à cœur. Il est notamment chaque année, le partenaire du célèbre marathon Marseille-Cassis, en assurant l'hydratation de ses 15 000 coureurs.

Préserver l'environnement, le Groupe y contribue en participant à des actions concrètes telles que la mise en place d'un système Iso 14001 dit de « management environnemental » sur l'ensemble des installations qu'il gère ainsi en adoptant le « gazole vert », un carburant composé à 30 % de Diester, pour alimenter une centaine de ses véhicules utilitaires.

Le patrimoine culturel est un domaine dans lequel le Groupe s'engage, au travers notamment des 15 fontaines qu'il a installé dans la cité phocéenne, dont la fontaine du Cambodge, récemment inaugurée dans le quartier Vauban, ou encore la réhabilitation de la fontaine de la Buzine si chère à Marcel Pagnol.

Au niveau international, le Groupe des Eaux de Marseille intervient dans les situations d'urgences à travers « Water Help », sa cellule humanitaire.

Le Groupe s'engage également dans une démarche pédagogique et ludique en intervenant dans les écoles. Grâce à son implantation dans toute la Provence, de nombreux élèves bénéficient de cette intervention qui a pour but de les sensibiliser sur la nécessité d'une gestion économe de l'eau.

Contact Presse :

Sophie VAGUE

Tel : 04.91.57.60.76 / 06.12.41.83.77



Le Groupe NGE  
un acteur national ancré dans le patrimoine de ses régions

Constitué de plus de 4000 collaborateurs et représentant un Chiffre d’Affaires de plus de 750 Millions d’Euros en France, le Groupe NGE est le premier groupe français indépendant de Travaux Publics multimétiers.

Créé en 2002 autour des compétences de GUINTOLI et d’EHTP, deux sociétés nées dans le pays arlésien, il intervient désormais sur l’ensemble du territoire national à partir de ses 11 Directions Régionales, ses divisions grands travaux et ses 40 implantations.

**Travaux Publics et Patrimoine : le Groupe NGE mécène de l’exposition Christian Lacroix au Musée Réattu**

Le Groupe NGE est particulièrement impliqué sur son territoire d’origine. Ainsi, jusqu’en 1994, la société GUINTOLI était implantée au sein même de la ville d’ARLES. Aujourd’hui, les sièges sociaux de NGE, GUINTOLI et EHTP sont situés à St Etienne du Grés à proximité d’ARLES et sont largement impliqués dans la vie locale,

Hier, le soutien le plus emblématique est certainement l’aide fournie au Musée Réattu par Lucien Guintoli, fondateur de l’entreprise, pour lui permettre de récupérer de célèbres tapisseries des Flandres du XVII<sup>ème</sup> siècle qui lui avaient été dérobées.

Aujourd’hui, c’est la poursuite du soutien du Groupe NGE à la vie culturelle d’Arles qui s’exprime en 2008 avec sa participation à l’exposition Christian LACROIX. D’ailleurs, la présence d’une de ces tapisseries au sein de l’exposition, vient illustrer cette continuité.

Ainsi, en associant son nom avec celui de Christian LACROIX, le Groupe NGE entend contribuer à faire de cette exposition un événement national majeur, qui permette de faire rayonner le pays arlésien, et l’ensemble de ses talents.

Ce partenariat illustre aussi la volonté du Groupe NGE de pérenniser la relation établie avec les équipes du Musée REATTU en l’accompagnant sur des futurs projets d’envergure. NGE sera présent comme dans le passé pour préserver le patrimoine de la ville d’Arles, comme il contribue, avec ses filiales, à construire son futur.

Dans l’ensemble des régions où le groupe est présent, il a vocation à soutenir les manifestations et les événements culturels ou sportifs et souhaite contribuer à leur donner un rayonnement national.

**Le Groupe NGE et le mécénat sportif**

Aux côtés du mécénat culturel, le Groupe NGE intervient également dans d’autres registres comme le mécénat sportif. Actuellement, NGE est partenaire d’un jeune golfeur professionnel d’Ile-de-France, évoluant sur le circuit Français, lui permettant de progresser dans la confiance.

NGE contribue aussi, au travers de sa filiale spécialisée dans les concessions de port de plaisance, Port-Médoc, en région Aquitaine, à la construction du bateau d’un skipper de renommée internationale. De cette façon les couleurs du groupe accompagneront le skipper sur tous les océans du globe.

**En savoir plus sur le Groupe NGE**

Le Groupe NGE regroupe des entreprises leader sur leur marché comme GUINTOLI (terrassement & VRD) ou particulièrement reconnues comme EHTP (canalisation & réseaux), GTS (travaux géotechniques et de sécurisation), la filiale NGE Génie Civil et AGILIS spécialisée en équipements de la route.

Il est né de la volonté d’entrepreneurs de constituer un Groupe d’entreprises d’expérience de Travaux Publics. Le Groupe NGE développe une approche spécifique, au travers d’une nouvelle offre globale en matière de Travaux Publics alliant les bénéfices du multimétiers et le respect des acteurs régionaux.

Acteur majeur des Travaux Publics en France, le Groupe NGE associe puissance et compétence pour concevoir et réaliser les projets des différents donneurs d’ordre. NGE a également vocation à rassembler des acteurs reconnus dans leurs métiers pour former des groupements adaptés aux enjeux des partenaires publics et répondre aux nouvelles formes de marchés. Ce positionnement du groupe est source de pérennité et d’engagement dans la durée.

[www.groupe-nge.fr](http://www.groupe-nge.fr)

*Contact presse :*

Katia Nataf

Attachée de presse du Groupe NGE

Tel : 06 60 72 33 39

[knataf@groupe-nge.fr](mailto:knataf@groupe-nge.fr)



Depuis sa création en 1958, iGuzzini est devenu un des leaders Européens du secteur de l'éclairage architectural.

La mission qu'elle s'est donnée, n'est pas seulement celle de produire des appareils d'éclairage performants, mais aussi d'étudier, comprendre, faire comprendre la lumière et d'améliorer son intégration avec l'architecture, à travers le design industriel. Pour cela, elle collabore depuis toujours avec de grands noms de l'architecture et du Lighting design.

Dans le domaine des biens culturels, en particulier pour ce qui concerne les arts visuels, le rapport entre lumière et espace offre des points de recherche très complexes, du fait qu'ils ont trait à la conservation et l'interprétation des œuvres d'art, de l'architecture et de l'urbanisme.

Ce rapport Lumière/Espace est depuis toujours un facteur stratégique de recherche et de développement pour iGuzzini. A ce titre, elle crée en 1995 son propre Centre d'Etudes et de Recherche, dont l'objectif est de contribuer au débat culturel en approfondissant de nombreux aspects de la lumière.

Une des modalités choisie par iGuzzini pour agir en faveur des biens culturels est la sponsoring technique d'expositions temporaires ou permanentes.

Elle met à la disposition de ses partenaires son expérience dans le domaine de la mise en valeur des œuvres d'art dans le contexte urbain et naturel et les solutions techniques possible dans l'utilisation de la lumière.



Technologie de pointe et créativité la plus innovante, ege repousse les limites de la faisabilité industrielle en matière de sol textile Reproduire, la finesse, la sensibilité, des formes et des couleurs imaginées par le génial Christian Lacroix pour le Musée Réattu, est le défi excitant relevé avec succès par le bureau de design et les équipes de production de ege.

Ege pérennise ainsi la vision de son fondateur en recherchant sans cesse à mettre la technologie la plus aboutie au service des plus grands designers.

LARSON · JUHL

Créateur de Cadres depuis 1903

Conserver l'œuvre, révéler son émotion et la mettre en valeur dans son décor

Depuis plus d'un siècle, nous maîtrisons l'esthétique et la fonctionnalité de l'encadrement : du choix du bois et l'étude du design de la baguette, en passant par toutes les étapes d'ornement et parfois jusqu'au montage du cadre, nous cultivons tout notre savoir-faire pour mettre en scène l'émotion de façon toujours renouvelée.

Au fil des époques, nous avons enrichi nos collections de créations originales, combattant l'idée qu'il n'y a pas de cadre pour l'art contemporain, nous inspirant des tendances de la décoration, et imaginant de nouveaux profils de baguettes adaptés à des usages moins conventionnels.

Mais l'innovation esthétique et technique ne suffit pas. Que seraient les plus belles baguettes si elles ne s'accompagnaient pas du meilleur service ?... Aussi, nous avons développé pour nos clients, un ensemble d'outils et de prestations renforçant leur professionnalisme et ouvrant le champ de leur créativité. Grâce au service Larson-Juhl, ils peuvent ainsi apporter toute leur valeur ajoutée et conseiller leurs clients en prenant en compte l'environnement dans lequel l'œuvre sera présentée, sa nature, sa technique, son sujet... Un talent essentiel qui prolonge notre métier.

Jérôme Honegger  
Directeur Général de Larson-Juhl France

## Informations pratiques

### Musée Réattu/Christian Lacroix 17 mai - 31 Octobre 2008

#### Musée Réattu

10 rue du Grand Prieuré  
13200 Arles

Tél : 04 90 49 37 58

Site internet : [www.museereattu.arles.fr](http://www.museereattu.arles.fr)

Accueil/billetterie	04 90 49 38 34
Service des Publics	04 90 49 35 23
Documentation	04 90 49 36 98

#### Horaires

Ouvert tous les jours sauf le lundi du 18 mai au 31 octobre 2008

jusqu'au 30 juin 10h - 12h30 / 14h - 18h30

du 1<sup>er</sup> juillet au 15 septembre 10h - 19h

du 16 septembre au 31 octobre 10h - 12h30 / 14h - 18h30

Nocturnes les vendredis du 1er juillet au 30 septembre: 15h - 22h30

**Ouverture exceptionnelle à l'occasion de la Nuit des musées : le 17 mai 2008 de 19h à 1h**

#### Tarifs

Tarif plein : 7 €

Tarif réduit : 5 €

Tarif « visiteurs arlésiens » : 3 €

Entrée gratuite le premier dimanche de chaque mois

Visites guidée tous les jours d'ouverture à 10h30 (sauf vendredi), comprise dans le billet d'entrée

Visites commentées de l'exposition sur demande: 3 € en sus du billet d'entrée

Détenteurs du Pass Monuments (musée + exposition) :

Tarif plein : 15 €

Tarif réduit : 13 €

Détenteurs du Pass des Rencontres Internationales de la Photographie : 3 €